

L'essor et l'échec du mouvement « paidologique » [De la  
psychanalyse au « nouvel homme de masse »]  
De la psychanalyse au « nouvel homme de masse »  
Alexandre Etkind, Maryta Espéronnier

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Etkind Alexandre, Espéronnier Maryta. L'essor et l'échec du mouvement « paidologique » [De la psychanalyse au « nouvel homme de masse »]. In: Cahiers du monde russe et soviétique, vol. 33, n°4, Octobre-Décembre 1992. pp. 387-418;

doi : <https://doi.org/10.3406/cmr.1992.2326>

[https://www.persee.fr/doc/cmr\\_0008-0160\\_1992\\_num\\_33\\_4\\_2326](https://www.persee.fr/doc/cmr_0008-0160_1992_num_33_4_2326)

---

Fichier pdf généré le 11/05/2018

### **Abstract**

Alexandre Etkind, Rise and fall of the "paedological " movement. From psychoanalysis to the "new Soviet man."

The article relates the history of paedology (pedologiia) in USSR in the 1920's and 1930's. Elaborated by Stanley Hall, paedology was introduced in USSR at the beginning of the NEP and enjoyed extraordinary success since it was officially implanted in schools. Its objective being the interdisciplinary, total ("complex") knowledge of the child, it came up to the expectations of the regime and of part of the scientific world: it was to result in practical applications tallying with the scheduled "new man." It was, furthermore, a last shelter for the innovative trends in psychology and pedagogy, in particular after the near prohibition of psychoanalysis. It was blacklisted as "bourgeois pseudo-science" in 1936 by a decree of the Central Committee which put an end to the research in this field.

### **Résumé**

Alexandre Etkind, L'essor et l'échec du mouvement « paedologique ». De la psychanalyse au « nouvel homme de masse ».

L'article retrace l'histoire de la paedologie (pedologija) dans l'URSS des années 20 et 30. Inventée par Stanley Hall, elle fut introduite en URSS au début de la NEP et connut un succès extraordinaire puisqu'elle fut même instaurée institutionnellement dans les écoles. Comme elle visait une connaissance interdisciplinaire totale (« complexe ») de l'enfant, elle répondait aux attentes du régime et d'une partie du monde scientifique, car elle devait déboucher sur des applications pratiques entrant dans les projets de l'« homme nouveau ». Elle fut d'autre part un dernier refuge pour les courants novateurs en psychologie et en pédagogie, notamment après la quasi-interdiction de la psychanalyse. Elle fut mise à l'index en tant que « pseudo-science bourgeoise » en 1936 par une résolution du comité central qui mit fin à toute recherche dans ce domaine.

ALEXANDRE ETKIND

## L'ESSOR ET L'ÉCHEC DU MOUVEMENT « PAIDOLOGIQUE »

De la psychanalyse au « nouvel homme de masse »

La réforme de l'instruction soviétique est, encore de nos jours, gênée par la peur qu'avait engendrée la résolution du Comité central du PCR (b) : « O pedologičeskikh izvraščenijah v sisteme Narkomprosov » (Sur les déviations paidologiques dans le système des commissariats du peuple à l'Éducation – *Narkompros*), du 4 juillet 1936, et qui n'a toujours pas été abrogée. Cette résolution fut le signal de la destruction d'un système d'avant-garde qui visait à organiser l'école sur les plans scientifique et pratique et qui s'était activement développé en URSS depuis le début des années 20. La résolution qualifiait la paidologie (science pluridisciplinaire de l'enfant et de son évolution) de « zigzagante », « pleine de tendances anti-marxistes malsaines » et de « principes anti-marxistes pseudo-scientifiques ». Le travail des paidologues qui avait alors atteint des proportions considérables, était décrit comme un « nombre incalculable d'enquêtes sous forme de questionnaires, de tests absurdes et malsains, etc. » La direction du *Narkompros*, avec à sa tête A.S. Bubnov, et qui comptait parmi ses membres N.K. Krupskaja, était accusée d'« ignorance » et de « dédain je-m'en-fichiste ». Le Comité central du PCR (b) décidait de « liquider les équipes de paidologues dans les écoles » et de « critiquer dans la presse tous les ouvrages théoriques des paidologues parus à ce jour ».

À la suite de la résolution de 1936, l'activité développée par les paidologues dans les homes d'enfants, les écoles, les établissements supérieurs d'enseignement pédagogique et les instituts de recherche fut entièrement détruite. La paidologie fut l'une des premières sciences soumises en tant que telles aux répressions politiques. L'enseignement soviétique fut privé pour de nombreuses décennies de ses bases théoriques, d'un courant pédagogique essentiel. Ce n'est que maintenant que le travail des psychologues scolaires se renouvelle avec d'énormes difficultés, qu'on effectue des

expériences dans le domaine de l'enseignement différencié dans les écoles ; les recherches touchant à la sociologie de l'enseignement reprennent. Tous ces travaux avaient fait preuve dans les années 20 et au début des années 30 d'une vigueur et d'une envergure étonnantes. S'ils n'avaient pas été brutalement interrompus, la qualité de notre éducation aurait été tout à fait différente.

En dépit de l'injustice flagrante de la résolution de 1936, celle-ci n'a pas encore été jugée d'une façon adéquate. Qui plus est, les pédagogues les plus réactionnaires continuent à s'y référer dans leurs tentatives de mettre fin derechef au développement de l'instruction soviétique (voir le compte rendu de la réunion plénière de l'Académie des sciences pédagogiques de l'URSS dans *Učitel'skaja gazeta* du 4 avril 1989). Formellement, ils ont raison : tant que la résolution du Comité central n'est pas abrogée, elle reste en vigueur.

La force magique de cette résolution met la paidologie à l'écart des cours actuels d'histoire de la pédagogie. Elle fait également défaut dans l'histoire officielle de la psychologie soviétique. Les rééditions actuelles des « classiques » de la paidologie - L.S. Vygotskij<sup>1</sup> et P.P. Blonskij<sup>2</sup> - ne contiennent pas leurs travaux proprement paidologiques. Nous n'avons gardé aucune mémoire des travaux d'autres paidologues, tels que N.A. Rybnikov et A.B. Zalkind. Dans l'étude récente d'I.S. Kon, *Rebenok i obščestvo (L'enfant et la société)*<sup>3</sup> qui résume le bilan des courants principaux de recherches sur l'enfance, il manque toute l'histoire et les résultats du mouvement paidologique. Le terme même de « paidologie », rendu tabou en 1936, a été si vite éliminé de la conscience sociale et scientifique qu'il est tombé complètement dans l'oubli. Un pédagogue ou un psychologue actuel qui ne s'intéresse pas particulièrement à l'histoire de sa spécialité, se rappellera peut-être le mot « paidologie », mais songera plus facilement à la fameuse résolution du Comité central, qu'à la science, et citera l'expression « déviations paidologiques » qu'il a retenue pour son caractère choquant. C'est seulement dans les publications récentes d'A.V. Petrovskij que la paidologie a fini par recevoir l'appréciation adéquate.

Un sort semblable, si ce n'est plus amer encore, a frappé la psychotechnique, science voisine de la paidologie. La psychotechnique soviétique des années 20 et du début des années 30 fut reconnue dans la société scientifique internationale. Sur un plan méthodique, elle a précédé de beaucoup le développement de l'ergonomie et de la psychologie sociale théorique et appliquée qui ont recommencé à se développer en URSS, mais à une échelle beaucoup moins grande, à la fin des années 60 seulement. Malgré les différences qui séparaient leurs objets, la paidologie et la psychotechnique se développèrent à maints égards par des voies parallèles, tracées par une même orientation méthodologique et un contexte social commun. Un décret du conseil des commissaires du peuple (*sovnarkom*)<sup>4</sup> « dans le but de liquider l'anonymat, le parallélisme et l'irresponsabilité » liquida le réseau d'instituts de recherche qui s'occupaient de la psychotechnique et de la protection du travail. Peu après, au début de l'année 1935, les leaders de la psychotechnique, I.N. Špil'rejn (Spielrein) et S.G. Gellerštejn furent arrêtés.

Les héritiers de toute science persécutée sont débiteurs de leurs prédécesseurs fusillés, torturés ou simplement licenciés. Mais il s'est avéré que nous, les psychologues, sommes comme des débiteurs qui ont oublié leurs dettes, et ceci nous a amenés au bord de la faillite. Contrairement aux généticiens, par exemple, nous n'avons pas encore compris ce qu'étaient au juste la paidologie et la psychotechnique, comment elles se sont développées, ce que voulaient leurs chefs de file, ce que faisaient

les praticiens, pourquoi ces sciences n'ont pu se développer dans un État totalitaire et quel témoignage sur la réalité d'alors elles ont pu nous laisser.

\*

En soulignant, à la fin des années 20, les succès du mouvement paidologique, A.B. Zalkind<sup>5</sup> éprouva des difficultés à comparer le niveau que celui-ci avait atteint sous le pouvoir des soviets, avec celui de la période pré-révolutionnaire. Dans le cas présent, conclut-il, la comparaison n'était pas possible, car jusqu'à la révolution, il n'y avait pas eu pour ainsi dire de paidologie. Zalkind, qui pourtant avait participé activement à presque tous les événements marquants de l'histoire de la paidologie soviétique, était cependant un témoin partial.

Le fondateur d'une science de l'enfant globale, interdisciplinaire dirions-nous aujourd'hui, et l'auteur du terme même de « paidologie », fut G. Stanley Hall, un classique de la psychologie américaine. Il est aussi entré dans l'histoire de la science comme organisateur du fameux voyage de S. Freud aux États-Unis en 1909. Plus tard, en 1911, Stanley Hall devint membre fondateur de la Société américaine de psychanalyse. La même année se tint à Bruxelles le 1<sup>er</sup> Congrès de paidologie.

Les chemins de la paidologie et de la psychanalyse se croisèrent à maintes reprises, tant en Occident qu'en Russie. C'était bien naturel : les deux courants avaient en commun l'intérêt porté à l'enfance et l'orientation pratique. En Europe, comme en Amérique, la psychanalyse poursuivait son expansion victorieuse dans les sciences humaines, les services sociaux et la vie quotidienne. La paidologie perdit assez vite son importance en tant que science indépendante. Vingt ans après, L.S. Vygotskij apprenait au lecteur de la revue soviétique nouvellement fondée, *Pedologija*, qu'en Occident contrairement à l'URSS cette science était morte depuis longtemps ou n'était plus qu'un cadavre vivant<sup>6</sup>.

De fait, la situation en Union Soviétique était diamétralement opposée. La psychanalyse qui s'était activement développée en Russie depuis au moins 1908, fut pratiquement évincée vers la fin des années 20, après de violentes discussions idéologiques. Seules quelques figures de proue de la paidologie avaient reçu une formation psychanalytique. Les meilleures découvertes conceptuelles de la paidologie, dues aux travaux tardifs de Vygotskij et de Blonskij, sont marquées sans aucun doute par un dialogue explicite ou implicite avec la psychanalyse. En 1923, P. Efrussi qui n'éprouvait aucune sympathie pour la psychanalyse, observait : « La méthode de Freud a réussi, ces dernières années, à sortir de la psychiatrie et de la psychopathologie pour s'infiltrer dans la paidologie russe. »<sup>7</sup> À la même époque, A.K. Voronskij soulignait également le succès de la psychanalyse : « Les cercles marxisants et pseudo-marxistes sans parti de l'intelligentsia succombent »<sup>8</sup> à cette tentation avec une facilité particulière. La psychanalyse russe joua un rôle si important dans le développement ultérieur de la paidologie et son histoire a été si peu étudiée qu'il est nécessaire de s'y arrêter.

La Russie s'est montrée particulièrement sensible aux tout premiers germes du mouvement psychanalytique. La publication en russe de *L'interprétation des rêves* en 1904, trois ans après sa parution allemande, fut la première traduction de Freud en langue étrangère. En France, par exemple, Freud ne fut traduit pour la première fois qu'en 1925. Le milieu actif des demi-émigrés russes formait une partie

importante de l'entourage proche de Freud. Nikolaj Osipov, Moisej Vul'f, Tat'jana Rozental', Mihail Asatiani, Leonid Drosne étaient des psychanalystes formés chez Freud lui-même, Jung ou Abraham, vers 1910 ; ils retournèrent ensuite en Russie où ils devinrent d'actifs praticiens et vulgarisateurs de la psychanalyse. Par la suite, chacun suivit un destin différent. Osipov et Vul'f émigrèrent dans les années 20, Rozental' mit fin à ses jours en 1921. Asatiani renonça à la psychanalyse ; l'Institut de psychiatrie de Tbilisi porte actuellement son nom... La figure la plus remarquable, celle qui eut le destin le plus étonnant, fut Sabina Špil'rejn, fille d'un commerçant de Rostov, première patiente analytique de Jung, devenue ensuite sa compagne. Elle fut membre de la Société de psychanalyse de Vienne, proche disciple et collaboratrice de Freud et psychanalyste de Jean Piaget. Après avoir joué un rôle non négligeable dans la rupture entre Freud et Jung, rupture qui détermina pour beaucoup le destin historique de la psychanalyse, S.N. Špil'rejn retourne en Russie, avec la bénédiction de Freud (il lui écrivait le 9 février 1923 : « Le projet que vous avez de vous rendre en Russie me paraît bien meilleur que le conseil que je vous ai donné de partir pour Berlin. À Moscou vous pourrez faire du travail sérieux, en équipe avec Vul'f et Ermakov. »)<sup>9</sup> À Moscou, elle rencontre son jeune frère, Isaak Špil'rejn, futur leader de la psychotechnique, lui aussi revenu récemment d'Allemagne. Partie pour Rostov-sur-le-Don, Sabina Nikolaevna vécut l'arrestation de son père et de ses deux frères, et périt avec ses deux filles en 1941, lors de l'occupation de Rostov.

À partir de 1910, paraît une revue orientée sur l'analyse : *Psihoterapija*. Elle est publiée à Moscou par l'imprimerie de l'état-major général jusqu'au commencement de la Première Guerre mondiale. Parmi les articles publiés figuraient aussi les travaux du futur chef de file de la paidologie, A.B. Zalkind.

La Société russe de psychanalyse a été fondée en 1911, un an après la fondation des premières sociétés d'analyse à Vienne et à Zurich, et avant la création d'organisations similaires en Angleterre (1913), en Hollande (1917). Les archives d'A.R. Lurija<sup>10</sup> contiennent des documents relatifs au programme du travail repris au début des années 20 par la Société de psychanalyse et par l'Institut de psychanalyse qui se créait alors. Parmi ceux-ci : un programme d'études ; une annonce : « À la Société psychanalytique russe » ; les horaires de ses réunions ; une liste des « questions d'organisation » et des sessions de la Société. Les cours étaient donnés par I.D. Ermakov, S.N. Špil'rejn et M. Vul'f (Freud, de Vienne, connaissait exactement la situation à Moscou !) ; Špil'rejn donnait, en outre, un séminaire sur la psychanalyse de l'enfant, conduisait les travaux pratiques avec deux de ses élèves et tenait une permanence avec son assistant, le docteur B.D. Fridman. La Société animait des sections : médicale, pédagogique, artistique, littéraire et sociologique. À en juger d'après les dates de l'arrivée de S.N. Špil'rejn et A.R. Lurija à Moscou et d'après quelques autres données, la Société de psychanalyse commença son activité en octobre 1923.

Selon A.R. Lurija, V.F. Šmidt (la femme d'O. Ju. Šmidt, à l'époque directeur des éditions d'État ou GIZ) fut un membre très actif de la Société. « Des gens comme Karl Radek et bien d'autres s'intéressaient également à ces questions. » Parmi eux, probablement, L. Trockij (dont la femme était parente d'A. Adler, un des plus éminents élèves de Freud et réformateur de la psychanalyse). Selon certains témoignages<sup>11</sup>, Trockij aurait rencontré Adler en 1913.

Grâce à V.F. Šmidt et à « bien d'autres », on mit à la disposition de l'Institut de psychanalyse un local luxueux, à savoir l'hôtel particulier de Rjabušinskij. Le

secrétaire scientifique de l'Institut A.R. Lurija, qui avait à l'époque 21 ans, se vit affecter un « cabinet splendide, décoré de tentures de soie. Il y siégeait avec toute la solennité possible. Toutes les deux semaines, il y réunissait les membres de la Société de psychanalyse. »<sup>12</sup> Au premier étage de cet immeuble se situait un jardin d'enfants psychanalytique où, d'après les explications de Lurija, on éduquait les enfants de personnalités haut placées, dont le fils de Stalin (Jakov ?). Par la suite, cette maison revint à A.M. Gor'kij ; actuellement elle abrite son musée.

Dans la décennie qui suivit la révolution, I.D. Ermakov réussit à publier au GIZ la remarquable « Bibliothèque psychanalytique et psychologique » qui sert toujours de base au lecteur russophone pour toute culture psychanalytique. Dans le recueil *Psihologija i marksizm (La psychologie et le marxisme)*<sup>13</sup> publié en 1925 sous la direction de K.N. Kornilov, les idées psychanalytiques, ou plus précisément freudo-marxistes, étaient encore prédominantes. A.R. Lurija qualifiait la psychanalyse de « système de psychologie moniste ». M.A. Rejsner réfléchissait à la corrélation entre la psychologie sociale freudienne et le marxisme. B.D. Fridman publiait un article sur le thème « Osnovnye psihologičeskie vozzrenija Frejda i istoričeskij marksizm » (Les principales conceptions psychologiques de Freud et le matérialisme historique). Dans leurs tentatives de réunir des systèmes qui les séduisaient, on ne sent ni l'agressivité, ni la peur si caractéristiques de la polémique sur le freudisme qui commencera dans les revues du parti au seuil des années 30. Toutefois, il est peu probable que des psychanalystes sérieux aient trouvé cette approche acceptable. Dans l'ébauche de la table des matières composée par A.R. Lurija pour le deuxième volume de cet ouvrage, figure l'article de S.N. Špil'rejn : « Problema bessoznatel'nogo v sovremennoj psihologii i marksizm » (Le problème de l'inconscient dans la psychologie contemporaine et le marxisme), mais visiblement cet article n'avait pas encore été écrit (comme variante, on avait inscrit à côté, au crayon, un autre auteur M.V. Nečkina, par la suite académicienne et historienne officielle du décembre ; elle était en même temps qu'A.R. Lurija membre du Cercle psychanalytique de Kazan', au tout début des années 20). On peut imaginer comment S.N. Špil'rejn, habituée jusqu'à une époque récente à évoluer dans le cercle de relations de Freud, Jung, Claparède et Piaget, interprétait les sujets d'études de son assistant B.D. Fridman, qui remplissait des dizaines de pages, avec pêle-mêle, des citations de Freud, Engels, Plehanov et Kautsky.

Le travail des psychanalystes soviétiques se poursuivit sans grande énergie, mais de façon ininterrompue jusqu'au début des années 30, dans les deux capitales, ainsi qu'à Odessa, Har'kov, Rostov. Un médecin de Leningrad, I.A. Perepel', publia à compte d'auteur quelques opuscules psychanalytiques ; le dernier, paru en 1928, comprend une préface d'A.A. Uhtomskij, très élogieuse pour l'auteur et pour sa méthode<sup>14</sup>. S.N. Špil'rejn, qui vécut et travailla à Rostov-sur-le-Don, publia dans des revues européennes de psychanalyse jusqu'en 1934. La bibliothèque d'Ermakov s'arrêta avec la publication d'une critique sévère mais intéressante, même actuellement, de la psychanalyse, écrite par M.M. Bahtin et publiée sous le nom de son ami et élève, V.N. Vološinov<sup>15</sup>.

En Occident, on considère en général que le mouvement psychanalytique fut officiellement interdit en URSS en 1934. En fait, nous ignorons la date précise de cette interdiction. Depuis le milieu des années 20, une campagne anti-freudienne gagne la presse du parti, mobilisant peu à peu des psychoneurologues, des paidologues et des pédagogues. La psychanalyse, avec l'attention particulière qu'elle

accordait à l'individualité de l'homme, avec sa complexité intrinsèque et son réalisme, était insupportable pour tous les régimes totalitaires. Cette réflexion de Thomas Mann à propos de Hitler rend assez bien compte de cette incompatibilité :

« Comme un tel homme doit détester la psychanalyse. Je soupçonne secrètement que la rage et la haine avec lesquelles il partit en campagne contre une certaine capitale, se dirigeait en réalité contre le vieil analyste qui y vivait et qui fut son ennemi authentique, contre le philosophe qui a dévoilé la névrose, contre le grand homme qui détenait et répandait un savoir salubre. »<sup>16</sup>

À côté de la psychanalyse, l'école psychoneurologique de V.M. Behterev fut une source importante du mouvement paidologique. La première institution paidologique de Russie fut créée à Saint-Petersbourg très tôt, en 1909 ; elle était financée par le marchand et mécène, V.T. Zimin<sup>17</sup> et faisait partie de l'Académie de psychoneurologie. Le petit immeuble qui abritait l'Institut de paidologie jouxte actuellement l'enceinte de l'Institut de psychoneurologie et il est occupé par des bureaux.

On tenta plus d'une fois de mettre en application, par des mesures purement bureaucratiques, le programme de recherches de Behterev orienté sur l'étude « totale » de l'homme. Quelques années après la disparition de Behterev et la débâcle de l'Académie de psychoneurologie qu'il avait créée,

« au cours d'une réunion présidée par les camarades Stalin, Molotov et Vorošilov, avec la participation d'A.M. Gor'kij [...] on prit la décision de transformer l'Institut de médecine expérimentale de Leningrad en Institut de recherches de l'étude totale de l'homme. »

Un témoin raconte que cette décision :

« connut un grand retentissement. Elle avait, en effet, renforcé le surnom symbolique donné à l'Institut : 'le Dneprostroj des sciences naturelles et médicales', à cause de l'importance exceptionnelle du programme et de l'envergure des travaux envisagés. »<sup>18</sup>

L'idée d'une étude « totale », « complexe » et d'une synthèse pluridisciplinaire exprimée pour la première fois par Behterev, dès la veille de la première révolution russe, s'avéra extrêmement populaire dans le milieu totalitaire et survécut à plusieurs générations de savants et d'administrateurs.

Au cours de la première décennie qui suivit la révolution, la paidologie mûrit et se consolida dans le sillage de l'immense autorité qu'était Behterev. Sa disparition tragique dont tout le monde connaît maintenant l'histoire, eut une valeur symbolique, entre autres parce qu'elle survint après la clôture du 1<sup>er</sup> Congrès de neurologues et de psychiatres, et à la veille de l'ouverture du 1<sup>er</sup> Congrès de paidologie. Behterev devait présider ces deux congrès. Le Congrès de paidologie débuta par un office des morts, au cours duquel Vyšinskij et Kalinin prononcèrent un discours... La mort du chef de file de la psychoneurologie fut suivie d'une série de conflits entre ses plus proches disciples. La paidologie devint la discipline de tête du groupe des sciences nouvelles qui avaient mûri au sein de la psychoneurologie. Le rôle du nouvel idéologue et « guide » passa à A.B. Zalkind, paidologue et ci-devant psychanalyste.

Sur le plan méthodologique, la paidologie constituait un phénomène scientifique caractéristique du début du xx<sup>e</sup> siècle. Les nouvelles conceptions qui prétendaient devenir des domaines de la connaissance jusque-là inconnus, et même des sciences à part entière, n'étaient pas le fruit des efforts de générations de savants, mais du travail révolutionnaire d'un homme exceptionnel, auteur d'une nouvelle conception du monde. Il en était de même pour la psychanalyse. Strictement parlant, ce travail eut pour résultat la création d'une école scientifique qui pouvait être plus ou moins productive, mais ne restait, néanmoins, qu'une parmi tant d'autres dans ce domaine. Cependant, dans l'atmosphère générale d'intolérance, de lutte pour la survie et le pouvoir, cette nouvelle école scientifique, en évinçant ses concurrents potentiels, prétendait au monopole de la vérité. On proclamait que son point de vue était le seul juste, et les autres non scientifiques. Dans les mentalités d'alors, il ne s'agissait généralement pas d'un débat scientifique interne, mais d'un « conflit limitrophe » entre les différentes disciplines qui prétendaient chacune au monopole d'un seul et même sujet : entre la biologie et la sociologie, entre la psychologie et la physiologie, entre la paidologie et la psychotechnique ou la pédagogie, etc.

En Russie soviétique, la théorie réflexologique de V.M. Behterev (qui prétendait au statut d'une science indépendante, à savoir la psychoneurologie, avec ses objectifs, sa méthode et sa structure particulière) était le modèle le plus proche de la paidologie et de la psychotechnique. Les discussions interminables sur les « lignes de démarcation », qui devaient séparer les différentes sciences et prescrivait à chacune d'elles ce dont elle devait s'occuper et ce qui était interdit aux autres, étaient en général très caractéristiques d'une société totalitaire. L'abstraction de ces débats convient à l'entendement des chefs politiques. De plus, contrairement à la majorité des débats scientifiques, les discussions interdisciplinaires se résolvent parfois par des moyens directifs : on peut simplement interdire un des termes du débat, comme on l'a fait avec la paidologie et déclarer l'autre, par exemple la pédagogie, comme la seule porteuse de vérité. Une autre manière de résoudre le problème consiste à proclamer une synthèse interdisciplinaire suivie immédiatement par la mise en place de nouvelles structures. Dès lors les représentants de différentes sciences sont obligés de travailler de concert et « se féconder » entre eux.

La paidologie se constitua comme une science complète de l'enfant, par opposition à beaucoup de sciences dites « partielles » : la psychologie, la sociologie, l'anatomie, la physiologie, etc., étudiant tel ou tel aspect de la vie de l'enfant. Cependant la réunion des informations, obtenues par les différentes disciplines scientifiques, continue à poser un problème méthodologique extrêmement complexe. Les ténors de la paidologie écrivirent souvent que cette science n'était ni une « salade » faite de bribes de diverses disciplines, ni une encyclopédie des connaissances sur l'enfant. Blonskij définissait l'objet de la paidologie d'une façon plus rigoureuse que les autres<sup>19</sup> : « La paidologie étudie l'ensemble des symptômes de différentes phases et stades de l'évolution de l'enfant dans leur ordre chronologique et en relation avec les conditions extérieures. » Ce n'est pas simplement l'« étude de l'enfant », c'est la « science de l'enfance ». Pour Blonskij, la paidologie était la base scientifique et théorique de la pédagogie appliquée. Pour être sûr d'être bien compris, il exprimait cette idée par des métaphores qui nous choquent aujourd'hui : « tout comme un éleveur qui s'appuie dans son métier sur la zoologie, le paidologue doit s'appuyer sur la paidologie ». Son cours de paidologie fait déjà penser par son ampleur aux manuels

de psychologie occidentaux contemporains : la description suit les différentes étapes de la croissance et les données purement psychologiques sont mises en rapport avec la physiologie, l'anatomie et la génétique.

Vygotskij<sup>20</sup> qui tenta d'éclaircir les relations entre la paidologie et la psychotechnique écrivit : « chez nous on craint comme le feu le syndrome de Babel » ; « il semble mortel pour l'existence même de certaines sciences ». Mais ayant consacré de nombreuses pages à élaborer un statut particulier à chacune de ces sciences, Vygotskij remarquait aussitôt qu'à proprement parler ces différentes sciences peuvent fort bien se rencontrer sur un seul et même objet qui était l'enfant, et que chacune de ces sciences pouvait tranquillement continuer à se consacrer à son domaine (lui-même, psychologue et paidologue, travaillait de concert avec le psychotechnicien S.G. Gellerštejn et fit avec lui un exposé pour le 1<sup>er</sup> Congrès de psychotechnique). I.N. Špil'rejn exprimait très clairement la même idée. Il considérait qu'il fallait « abandonner toutes ces délimitations artificielles et sans fondement entre les sciences voisines, telles que la paidologie, la psychologie, la pédagogie expérimentale et la psychotechnique »<sup>21</sup>.

Les leaders politiques de la paidologie voyaient les choses autrement. Buharin écrivait par exemple :

« La relation entre la paidologie et la pédagogie [...] est telle que d'un certain point de vue, la paidologie est la servante de la pédagogie, mais cela ne veut pas dire que le niveau de la servante soit le même que celui de la cuisinière qui n'a pas encore appris à commander. Au contraire, ici c'est la servante qui commande. »<sup>22</sup>

Zalkind qui se posait en chef de la « tour de Babel » de toutes les sciences psychoneurologiques, gonflait l'importance de la paidologie qu'il qualifiait de science universelle de l'évolution de l'homme. D'ailleurs Vygotskij aussi, dans sa recherche d'une synthèse interdisciplinaire, l'identifiait avec la paidologie et prétendait que la paidologie de l'adulte était possible et nécessaire.

Les points de vue théoriques des paidologues étaient formulés sous la forme de « principes ». Il semble que tous les théoriciens partageaient le principe de l'intégrité et celui du développement. Zalkind y ajoutait le principe de l'activité : « La personnalité est étudiée en tant qu'élément actif et non contemplatif. » En outre, on soulignait le principe de « plasticité », autrement dit, celui de l'influence structurante de l'environnement. Ce dernier, disait Zalkind, devrait être considéré dans sa tendance active et dynamique et « non pas comme un dépôt d'objets »<sup>23</sup>. Ces principes, fixés dans les publications paidologiques de la fin des années 20 et du début des années 30, devinrent pour longtemps le canon méthodologique de la psychologie soviétique officielle.

Mais sans doute un principe méthodologique profond fut-il formulé par N.A. Rybnikov. Dans *Jazyk rebenka (Le langage de l'enfant)*<sup>24</sup> (cet ouvrage, au même titre que son appendice *Slovar' russkogo rebenka (Dictionnaire de l'enfant russe)*, a conservé encore aujourd'hui son importance), il écrivait : « La paidologie a tendance à voir dans l'enfance pas seulement une étape qui prépare à l'âge adulte, mais aussi une période qui a son importance par elle-même. » Par exemple, le langage de l'enfant n'est pas simplement la langue primitive des adultes ; il a ses règles, son lexique, sa logique. I.S. Kon<sup>25</sup> situe aujourd'hui cette « découverte de l'enfance » dans l'ethnographie américaine des années 20 et 30, en particulier les travaux de Margaret Mead. Les travaux oubliés de N.A. Rybnikov (ce dernier ayant organisé

l'étude graduée du langage, des idéaux et des notions politiques de l'enfant) présentent, à ce point de vue, un intérêt considérable.

\*

La genèse et le caractère réel de la paidologie soviétique ne peuvent pas être compris, si on ne retrace pas, ne serait-ce qu'en partie, l'atmosphère émotionnelle dans laquelle vécurent et travaillèrent ses leaders et ses nombreux praticiens. N'ayant pas grand-chose de commun avec la science, l'opinion peut toutefois déterminer ses orientations, ses valeurs, ses approches méthodologiques globales. Cette influence s'avère particulièrement forte, lorsque l'état d'esprit dominant revêt un caractère inhabituel et extrême, comme ce fut le cas dans la société soviétique des années 20.

Les groupes sociaux où la paidologie puisait ses « cadres » se caractérisaient par l'accueil enthousiaste, réservé au nouveau pouvoir. Behterev qui fit beaucoup en faveur d'un tel revirement dans les dispositions de l'intelligentsia, disait à la fin de 1923 au Congrès de l'Union des travailleurs scientifiques d'URSS :

« Encore en 1920, après mes discours publics en faveur du pouvoir soviétique, mes collègues me traquaient, me considéraient comme un traître et un renégat. Actuellement, dans les cercles scientifiques, il semble même étrange de ne pas reconnaître les grands succès et la sagesse historique de la révolution d'Octobre. »<sup>26</sup>

I.P. Pavlov avait un point de vue différent. Au début de 1924, une discussion amicale s'engagea entre lui qui avait exprimé une méfiance tranquille mais profonde à l'égard des bolcheviks et N.I. Buharin, qui répliqua à Pavlov dans deux articles volumineux qui ne purent tenir dans un seul numéro de *Krasnaja nov'*<sup>27</sup>. Pavlov disait qu'il ne comprenait pas au nom de quoi les bolcheviks étaient si sûrs d'une victoire proche de la révolution mondiale. Il ajoutait : « Actuellement, on accorde d'énormes crédits à n'importe quoi, par exemple au Japon, en tablant sur une révolution mondiale, tandis que notre laboratoire de l'Académie reçoit trois roubles-or par mois. » Et enfin : « Les gens se figurent qu'en dépit de leur ignorance manifeste, ils sont aptes à refaire tout le système éducatif actuel. » Ce savant ne concevait pas comment les hautes visées définies par les bolcheviks pouvaient être atteintes par les ouvriers, dont l'ignorance sautait aux yeux des bolcheviks eux-mêmes. Il n'imaginait pas davantage comment dans ces conditions les bolcheviks pouvaient se fixer de tels buts.

Buharin répondit avec fougue en allant lui aussi à l'essentiel :

« Nous referons l'éducation comme nous voulons, nous la referons à coup sûr. Nous la referons, comme nous nous sommes refaits, comme nous avons refait l'État, l'armée, l'économie, comme nous avons refait la 'Russie de papa' en une masse populaire active, volontaire, progressant rapidement, avide de vivre. »<sup>28</sup>

On peut tout refaire. L'attitude dédaigneuse envers l'ignorance russe (partagée d'ailleurs par Pavlov que l'on ne pouvait pourtant pas accuser de russophobie) n'ébranle pas chez Buharin sa foi dans la possibilité d'une « refonte » (ce qui semblerait logique à Pavlov), mais au contraire, le rend encore plus enthousiaste.

La science est nécessaire aux bolcheviks ; en ce qui concerne Pavlov, Buharin n'appelle pas à le châtier pour ses erreurs. Mais la science doit être elle aussi

transformée. Elle doit être nouvelle, capable de fonder et d'aider à réaliser une « transformation » d'une échelle inégalée :

« L'erreur habituelle des très grands hommes (en particulier des savants) de l' 'ancien monde' c'est que [...] lorsqu'ils jugent l'effondrement de l'ordre révolu, ils essaient en vain d'y appliquer les règles [...] du mode de vie capitaliste, tranquille et 'normal'. C'est comme si on voulait enfile à Gulliver le pantalon d'un jeune lilliputien. »<sup>29</sup>

Il y a la nouvelle science des Gulliver et la science lilliputienne des Pavlov :

« Il faut savoir qu'à notre époque il est indispensable de choisir des critères d'un type pas tout à fait habituel, ou plutôt tout à fait inhabituel. »

La nouvelle science de l'homme, c'est aussi celle de sa transformation. La question : « Qu'est-ce que c'est ? » doit désormais, et pour longtemps, être remplacée par la question : « Comment refaire cela ? » Tout ce qui est intérieur, stable, imperméable aux influences extérieures, est désormais proclamé inexistant, suranné, insignifiant, lilliputien. Le processus du développement sous l'influence des conditions extérieures est reconnu comme la seule chose essentielle. Dans son discours au 1<sup>er</sup> Congrès de paidologie, Buharin disait :

« Nous devons affirmer que le milieu social a une influence bien plus importante qu'on ne le suppose d'ordinaire ; les changements peuvent s'opérer bien plus vite, et cette profonde réorganisation que nous appelons révolution culturelle a son équivalent socio-biologique jusque dans la nature physiologique de l'organisme. »<sup>30</sup>

Il n'y a rien là d'original du point de vue méthodologique ; il s'agit simplement de l'application à la paidologie du principe général : « Il n'y a pas de forteresse que les bolcheviks ne puissent prendre » ; il n'y a rien dans la nature, ni dans la société, ni chez l'enfant, ni dans son évolution qui ne puisse être influencé. On peut refaire jusqu'à la « nature physiologique de l'organisme ». Sur ce point essentiel le consensus était atteint. Le commissaire du peuple à la Santé publique, N.A. Semaško, fit chorus à Buharin au Congrès de paidologie : « L'attention portée à l'influence du milieu extérieur caractérise actuellement le développement de toutes les sciences de l'enfant, y compris des sciences médicales. »<sup>31</sup> N.K. Krupskaja en parle également : « En sous-estimant l'influence du milieu extérieur, certains croient trouver un antidote contre le marxisme qui s'implante de plus en plus profondément à l'école. »<sup>32</sup> Ce marxisme consistait à reconnaître l'influence « de plus en plus profonde » du milieu extérieur sur l'homme. Sous-estimer l'influence du milieu c'était faire preuve d'anti-marxisme. C'est donc en 1927 qu'on voit apparaître en germe les futurs ennuis « lysenkistes » de la génétique, de l'économie et de toute la science soviétique qui fut placée dès ce moment-là devant le choix suivant : ou bien cesser d'exister, ou bien promettre de prendre n'importe quelle « forteresse », de « refaire » n'importe quelle nature.

A.V. Lunačarskij, commissaire du peuple à l'Éducation, fut le plus explicite :

« La paidologie étudiera ce qu'est l'enfant et selon quelles lois il évolue [...], et par là-même élucidera un processus capital [...], celui de la formation de l'homme nouveau, parallèlement. »<sup>33</sup>

Le fait que cet homme, réputé cultivé et intelligent, ait pu s'exprimer de cette façon montre à quel point de tels propos étaient devenus courants et ne surprenaient

personne. C'est peu probable que le Congrès qui avait commencé le lendemain de la mort subite de Behterev eût été pour Lunačarskij un endroit pour se permettre une métaphore risquée.

Quelques années auparavant, P.P. Blonskij, responsable au commissariat du peuple à l'Éducation, à la plume alerte et, dans sa dernière période, ironique, avec une nuance de distance, pouvait écrire ainsi :

« À côté de la culture des plantes et de l'élevage doit exister la science similaire de l'homoculture, et la pédagogie [...] doit prendre place à côté de la zootechnique et de la phytotechnique, et emprunter à ces sciences proches d'elle mais plus élaborées, leurs méthodes et leurs principes. »<sup>34</sup>

Ce texte parfaitement sérieux formait la base d'un usuel de pédagogie qui instruisit, peut-être, plus d'une génération d'enseignants. Buharin s'exprimait plus explicitement encore :

« Au lieu de faire du blablabla, nous devons maintenant rassembler nos efforts pour produire dans les délais les plus brefs un nombre déterminé d'ouvriers vivants, qualifiés, qui soient des machines spécialement disciplinées qu'on puisse immédiatement faire marcher et faire entrer en service. »<sup>35</sup>

L'épisode ci-dessous nous donne un aperçu des discussions de l'époque. Un certain Ja. Šatunovskij critiquait en 1923 l'un des fondateurs de la psychotechnique, A. Gastev, directeur de l'Institut central du travail : les hommes ne sont pas des machines ; la protection du travail, oui, le dressage, non... Or, d'après Gastev, il ressortait que « Lunačarskij doit prendre sa retraite, et que l'on doit nommer le clown Durov au poste de commissaire du peuple à l'Éducation. Préparons donc des cravaches de dressage à la place des manuels ! »<sup>36</sup> Gastev se défend, cite Buharin (il aurait pu citer Lunačarskij). Il accuse son antagoniste d'« espionnage à distance » et d'autres attributs de la *šatunovščina*. En ce qui concerne le clown Durov, Šatunovskij, toujours selon Gastev, se trompait : Durov ne s'occupait pas de dressage, mais étudiait « les phénomènes d'association chez les animaux, leurs réflexes conditionnés, ainsi que les questions concernant la suggestion mentale »<sup>37</sup>. La logique de Gastev était simple : il n'y avait pas de grande différence entre Lunačarskij et Durov ; exagérer celle-ci signifiait se prêter à la *šatunovščina*...

L'impasse morale et politique dans laquelle étaient enfermés les auteurs de la révolution, était vécue et exprimée de différentes manières. Krupskaja publie en 1923 une description favorable du système de Taylor et propose ce dernier comme un des moyens de lutter contre la bureaucratie des institutions soviétiques<sup>38</sup>. Buharin consacre des dizaines de pages de revue<sup>39</sup> à se moquer d'un certain Enčmen qui se posait en leader d'un prétendu « Conseil révolutionnaire scientifique de la République », voire d'une « commune mondiale avec toutes ses institutions subordonnées, sur toute l'étendue de la République ou du globe terrestre ». Enčmen prétendait sérieusement avoir « devancé de quelques années les masses laborieuses qui se sont levées, en produisant un cataclysme organique » en sa propre personne<sup>40</sup>. La connaissance, la raison, la vision du monde étaient déclarées supercherries d'exploiteurs. Le renversement des exploités devait être suivi d'un affaiblissement massif et, ensuite, de l'anéantissement des « réactions de la connaissance », et en même temps d'une victoire massive d'un « système unique de mouvements organisés ». À en croire Enčmen, il était soutenu par M.B. Pokrovskij et K.A. Timirjazev<sup>41</sup>. Tous

ses antagonistes, y compris Buharin, affirmaient qu'ils n'auraient pas discuté ses idées, si sa « théorie de la nouvelle biologie » n'avait pas bénéficié du soutien de jeunes communistes.

Au milieu des années 20, la « question sexuelle » devient inopinément très actuelle. Kollontaj, ambassadeur en Norvège, demande que l'on ouvre la « voie à Éros ailé »<sup>42</sup>, défendant le droit des communistes à l'amour, et même à l'érotisme. Zalkind répond en rédigeant les « douze commandements » du militant du parti dont le sens se résume à limiter à l'extrême la vie sexuelle<sup>43</sup>. Dans *Krasnaja nov'*<sup>44</sup>, P. Vinogradskaja insulte littéralement Kollontaj et, par la même occasion, Dieu sait pourquoi, Ahmatova, de sorte que Lunačarskij se sent obligé d'intervenir. Le commissaire du peuple conclut de façon inattendue que :

« Parfois, un des dangers qui menacent le communisme est la réglementation de la vie par l'État [...] L'État contraint par nécessité de réglementer un million de choses, peut facilement céder à la tentation d'en réglementer une 1 000 001<sup>e</sup> qui pourtant n'a pas besoin de réglementation, mais de liberté, liberté qu'il tolère déjà. »<sup>45</sup>

Lunačarskij fait évidemment allusion à la sexualité et veut parler à ce propos non pas de morale, mais de liberté... Pour finir, *Krasnaja nov'* présentera ses excuses à Kollontaj, ce qui n'empêchera pas Zalkind de répéter ses « commandements » dans un nombre incalculable de publications.

Mais tout cela n'était que discussions entre gens de bonne compagnie et civilisés. Les jeunes du parti qui sortaient de la guerre, comprenaient certainement beaucoup mieux le manifeste d'un certain Mihail Levidov, paru en 1923 dans cette même *Krasnaja nov'* :

« On assiste déjà à un processus de simplification organisée de la culture. La jeune génération a déjà perdu l'usage du terme maudit d'*intelligent*, ce mot mou, sans colonne vertébrale, morose, ce mot de poule mouillée qui n'a pas son pareil dans aucune autre langue [...] Dans vingt ou trente ans, la race des *intelligentsy* aura disparu de la terre russe. »<sup>46</sup>

Levidov va jusqu'à dire que la solution la plus digne pour un *intelligent* est de mettre fin à ses jours. La voie indigne est l'émigration. Mais l'*intelligent* le plus abject à ses yeux est celui qui a choisi de rester en Russie soviétique.

Les élans poétiques de Levidov correspondaient parfaitement à la réalité prosaïque de son temps. En 1923, pour instruire un étudiant, on dépensait huit à dix fois moins qu'en 1914. Le salaire moyen des instituteurs ruraux s'élevait à 17 % de son montant de 1914. En tout, les dépenses de l'instruction par tête d'habitant étaient tombées de 75 %... « Et pourtant l'état de l'instruction publique d'avant-guerre n'a jamais été pour nous un idéal à atteindre », observe avec mélancolie l'employé du *Narkompros* qui cite ces chiffres<sup>47</sup>.

En 1923 52 % des enfants d'âge scolaire se trouvaient hors des écoles et d'autres établissements similaires. Quatre millions d'enfants ne recevaient aucune instruction. Seulement 32 % de la population du pays étaient alphabétisés. Le *Narkompros* se trouvait confronté à une tâche colossale, celle d'instaurer l'instruction publique obligatoire et de liquider l'analphabétisme<sup>48</sup>.

Par une série de décrets, le *Narkompros* modifia radicalement l'enseignement. Les notes et le contrôle continu furent supprimés, tout comme les devoirs à la maison. Le conseil scientifique d'État, dirigé par Krupskaja, Blonskij et Šackij, introduisit de nouveaux programmes scolaires. Des efforts immenses furent déployés

pour développer la formation au travail. Mal préparés, perdant le contrôle des enfants, les instituteurs protestaient contre ces innovations. « L'instituteur ne sabotait pas le travail ; il s'avérait tout simplement [...] incapable d'assimiler et de digérer l'avalanche d'idées nouvelles. » Et le *Narkompros* concluait non sans raison : « Ce n'est pas la faute de l'instituteur ; c'est son drame, son malheur. »<sup>49</sup>

Malheureusement, Lunačarskij et ses collaborateurs ne pouvaient ralentir le rythme de la révolution culturelle. Une époque nouvelle survenait, telle que Levidov n'aurait pu en rêver.

\*

Au 1<sup>er</sup> Congrès national de psychoneurologie (qui se tint à Moscou en janvier 1923) P.S. Efrussi, qui avait une tournure d'esprit académique, fut étonné par l'ampleur et la popularité du travail des praticiens psychologues (paidologues et psychotechniciens) : « La surestimation du rôle de la psychologie dans la vie s'est opérée sous nos yeux avec une rapidité surprenante. »<sup>50</sup>

Aujourd'hui on n'en est pas moins surpris et on se demande comment un pays aussi pauvre et ignorant trouva les moyens nécessaires pour une activité intellectuelle si intense.

Il est difficile aujourd'hui de s'imaginer les espérances que les nouveaux dirigeants du pays plaçaient en la paidologie. De façon générale, ils considéraient la science comme une puissante force magique, capable de résoudre très rapidement tous les problèmes. Lunačarskij dont l'administration ne put suffire pendant de longues décennies pour s'acquitter même d'une petite partie des tâches dont on l'accablait, déclarait au 1<sup>er</sup> Congrès de paidologie :

« Notre réseau scolaire s'approchera d'un réseau scolaire normal dans un État socialiste [...], quand il sera totalement pénétré d'une large équipe de paidologues, formés scientifiquement [...] Par ailleurs, il faut que dans la cervelle de chaque enseignant il y ait un pédologue solide, même s'il est réduit. »<sup>51</sup>

Pour construire un réseau scolaire, Lunačarskij avait avant tout besoin de paidologues, et non de bois de chauffage, de bâtiments et d'enseignants.

Pour bâtir l'empire de la raison dans un pays où 70 % de la population ne savaient ni lire ni comprendre les discours des tribunes, il fallait évidemment former une nouvelle élite intellectuelle, ou tout au moins ne pas gêner les milliers de jeunes gens qui, agités par des idées abstraites, voulaient immédiatement apporter leur contribution à la construction de l'utopie. Au cours de la seule année 1919-1920, le nombre d'instituts pédagogiques augmenta de 50 %, mais ils n'en restaient pas moins surchargés. En 1921, leurs effectifs étaient six fois plus importants qu'en 1914. On peut juger de l'état d'esprit qui y régnait, d'après les souvenirs d'A.R. Lurija<sup>52</sup> :

« Je me souviens des années 1918, 1919, 1920 lorsque, encore tout jeune, j'entrepris de tâter de tout. Je m'intéressai aux sciences sociales, me passionnai pour les questions concernant le développement des doctrines sociologiques et du socialisme utopique. »

Cela se passait à Kazan' et Lurija s'inscrivit à la faculté de droit que l'on rebaptisa bientôt en faculté des sciences sociales, où un ci-devant professeur de droit canon enseigna la sociologie.

« Bien que mes capacités fussent parfaitement moyennes, je fis quantité de projets, et comme toujours chez les jeunes gens, des projets irréalisables, mais ayant une certaine importance du point de vue de leurs motivations. »

Finalement, Lurija qui n'a que 19 ans, fonde un Cercle de psychanalyse et correspond avec Freud, qui est presque flatté d'apprendre l'existence de collègues dans le lointain Kazan'. De nombreux contemporains de Lurija suivirent le même itinéraire : du socialisme utopique à des activités sur le plan paidologique et psychotechnique plus ou moins professionnelles, selon leurs possibilités, et en passant par la psychanalyse.

En 1922, il y avait à Moscou les écoles supérieures de paidologie suivantes : des Cours supérieurs de paidologie, des Séminaires de recherche de psychologie, des Cours supérieurs d'enseignement pédagogique, un Institut central des organisateurs de l'enseignement public, une Académie de l'instruction publique, un Institut pédagogique de l'enfance handicapée... En outre, on formait des pédagogues dans quatre instituts de pédagogie et neuf écoles secondaires de pédagogie.

Il y avait également les centres de recherche suivants : l'Institut de psychologie près de la 1<sup>re</sup> Université d'État de Moscou (président G.I. Čelpanov) ; l'Institut central de paidologie (N.A. Rybnikov) ; l'Institut psychoneurologique d'État de Moscou (A.P. Nečaev) ; l'Institut d'État médico-paidologique du commissariat du peuple à la Santé (M.O. Gurevič) ; le Laboratoire de psychologie expérimentale et de psychoneurologie infantile près de l'Institut neurologique de la 1<sup>re</sup> Université d'État de Moscou (G.I. Rossolimo) ; la Clinique médico-pédagogique (V.P. Kaščenko) ; le Laboratoire central de psychologie des écoles spéciales (P.P. Sokolov) ; le Laboratoire expérimental de psychologie près de l'Académie de l'état-major (T.E. Segalov) ; l'Institut central du travail de la direction des syndicats (VCSPS) (A.P. Gastev) ; le Laboratoire de psychotechnique industrielle du commissariat du peuple au Travail (I.N. Špil'rejn) ; l'Institut central pédagogique des sciences humaines (V.N. Šul'gin) ; le Musée d'éducation pré-scolaire (E.A. Arkin) ; et même l'Institut de psychologie sociale (R. Ju. Vipper)<sup>53</sup>.

Deux commissariats du peuple (à l'Éducation et à la Santé) s'occupaient également de paidologie. Le commissariat du peuple aux Voies de communication, et à sa suite les commissariats du peuple aux Industries développèrent leurs propres services paidologiques. Le commissariat du peuple au Travail et le VCSPS se lancèrent dans la psychotechnique.

Le travail était mené à la fois dans les capitales et en province. En 1923, à Orel, commence à paraître *Pedologičeskij žurnal*, dirigé par V.N. Basov. Dès le deuxième numéro, Behterev en devint co-directeur. Cet organe de la Société de paidologie d'Orel eut une existence éphémère, mais réussit cependant à familiariser ses lecteurs avec un exposé convenable du test de Rorschach, avec un compte rendu des tests anglo-américains sur l'intellect, avec quelques articles de psychanalystes de Riga et enfin avec une remarquable étude empirique des enfants d'Orel, conduite en 1918 par D. Azbukin.

La communauté professionnelle s'organisait. Les sociétés, les associations se formaient spontanément. La Société de psychologie expérimentale (président A.P. Nečaev), la Société de psychologie (I.A. Il'in), la Société de psychanalyse (I.D. Ermakov) furent créées en 1923 à Moscou. L'Association testologique de Moscou, sous la présidence de P.P. Blonskij, fut fondée en 1927. La Société

psychotechnique de Russie (président I.N. Špil'rejn) fut créée en novembre de la même année. En avril 1927 se déroula la première rencontre de paidologie d'URSS, suivie à la fin de la même année du 1<sup>er</sup> Congrès de la Société de paidologie.

Le mouvement paidologique se développait plus à la base qu'au sommet. Le directeur de l'Institut central de paidologie, N.A. Rybnikov, se prépara au Congrès en tentant de recenser les établissements du même type dans le pays<sup>54</sup>. Le fait que même lui fut surpris par l'ampleur du mouvement paidologique est la meilleure preuve que celui-ci résultait réellement d'une activité locale. « Le réseau des établissements paidologiques s'est avéré extrêmement dense, bien plus encore que ce qu'il nous avait semblé au début de notre enquête. » Le réseau des « cellules de base de la paidologie » était particulièrement important et inattendu. Rybnikov soulignait l'existence d'établissements spécialisés de paidologie à Rjazan', Taškent, Orel, Sarapul', dans la région de l'Ural... Par exemple, le Laboratoire de l'école de paidologie d'Uglič étudiait toutes les questions typiques de la paidologie : les mentalités des écoliers locaux, leurs centres d'intérêt et leurs idéaux, les tests de connaissances, l'anthropométrie, l'étude de l'environnement. Mais Rybnikov déplorait les échanges trop fortuits entre les différents établissements.

C'est seulement en 1931 que le *Narkompros* dont la direction avait déjà changé (A.S. Bubnov avait succédé à Lunačarskij) apporta un peu d'ordre dans le travail des paidologues-praticiens : on décida la création de « Laboratoires régionaux de paidologie auprès de chaque section de l'instruction (ONO) », ainsi que de « Cabinets régionaux de paidologie ». Le personnel type d'un laboratoire mérite d'être cité<sup>55</sup> :

- directeur du laboratoire	1
- chercheurs scientifiques (dont le directeur du cabinet psychométrique et le spécialiste de psychotechnique, les trois restants dirigeant les secteurs par classes d'âges)	5
- le chercheur paidologue-défectologue (dirigeant aussi la section de l'enfance inadaptée)	1
- paidologues-pédagogues	4
- médecin-paidologue	1
- médecin-neuropathologue	1
- collaborateurs techniques	5

On connaît également le budget du laboratoire : le directeur gagnait cinq fois plus que la dactylo.

Le personnel du cabinet paidologique d'arrondissement était composé de six membres. Cinquante-deux objets figuraient sur le tableau de son équipement : un cardiographe, un pléthysmographe, un tachystoscope, etc. ; deux fichiers contenant la méthode de Rossolimo et les quatre variantes du test de Binet.

Nous manquons d'informations sur le nombre de ces laboratoires et cabinets dans le pays. Selon le compte rendu<sup>56</sup> de F.G. Vilenkina à la Conférence des paidologues de Moscou en 1931, tous les arrondissements de Moscou étaient dotés d'un service paidologique. De plus, on observe l'existence de cabinets de paidologie dans beaucoup d'écoles. Dans l'arrondissement de Lenin, il y avait 18 paidologues, dans celui de la Krasnaja Presnja, 19, etc. Vilenkina considérait toutefois que c'était insuffisant : dans certains arrondissements il y avait un paidologue pour 1 500 enfants, situation qu'elle qualifiait de lamentable. Des crédits avaient été alloués, mais on manquait de

paidologues qualifiés. Selon Vilenkina, les activités principales des paidologues dans les écoles et les cabinets de consultation étaient les suivantes : formation des classes selon les méthodes de tests individuels ; orientation des élèves vers les écoles spéciales ; étude des cas déviants ; statistiques concernant la réussite scolaire (mais Vilenkina observe que le paidologue ne doit pas marcher sur les plates-bandes du pédagogue) ; travail avec les parents et étude du milieu. Il fallait ajouter aussi une certaine expérience de consultations paidologiques dans les entreprises, ainsi que des cercles paidologiques pour les enseignants.

A.I. Lipkina<sup>57</sup>, paidologue dans une école de Moscou, se rappelle que le paidologue devait avant tout déterminer le quotient intellectuel de l'enfant. Chaque enfant passait le test de Binet-Terman. On s'occupait d'abord des enfants qui avaient des difficultés scolaires. Si les résultats des tests étaient mauvais, on les dirigeait vers les écoles spéciales ; l'enseignement primaire y était de sept ans et était assuré par des « défectologues ». Dans chaque classe de 35 enfants, cinq en moyenne étaient orientés dans ces écoles spéciales.

Les élèves ayant une petite moyenne scolaire (3 sur 5) restaient dans les écoles ordinaires. Les paidologues assistaient aux cours et assuraient une observation systématique des enfants. Si l'enfant avait, au vu des tests, un faible QI<sup>58</sup>, il fallait observer son comportement pendant les cours, apprécier son activité et sa mémoire. On étudiait à part les mentalités de l'enfant selon la méthode de Rossolimo. On menait un travail avec les parents : anamnèse et étude du milieu familial. Outre les enfants intellectuellement déficients, se posait le problème des enfants caractériels, délaissés sur le plan pédagogique. Ceux-là n'étaient pas orientés dans les écoles spéciales, mais suivis par des pédagogues spécialisés. Dans les familles où les parents buvaient ou battaient les enfants, le paidologue essayait de travailler avec eux. Mais on ne demandait pas au paidologue d'enseigner ni d'éduquer les enfants ; ce rôle revenait aux enseignants.

Les paidologues scolaires étaient très appréciés. M.A. Levina<sup>59</sup> écrivait qu'en 1932, à Leningrad, les dirigeants avaient eu l'idée de faire venir les paidologues dans les kolkhozes. À cette époque, cent paidologues travaillaient dans les écoles de la ville, à raison d'un paidologue par école. Mais aucune d'entre elles n'accepta de se séparer de son paidologue.

\*

L'histoire d'une science est avant tout celle de sa structure interne, de ses concepts et de ses méthodes, de ses chefs de file et de ses institutions. Mais lorsqu'il s'agit des sciences sociales qui sont confrontées à une réalité changeante, il faut aussi prendre en compte un autre aspect, à savoir l'instantané que la science a su fixer à un moment historique donné. Sur la longue durée, c'est cet aspect qui peut devenir essentiel. Peu de paidologues se doutaient sans doute que les modestes questionnaires des écoliers d'Orel, d'Odessa ou de Samara auraient davantage d'intérêt pour la postérité que les discussions idéologiques pompeuses entre les leaders de la paidologie ou que la mise au point méthodologique de leur nouvelle science.

La tradition de ce type de travaux, conduits le plus activement par l'Institut paidologique central sous la direction de N.A. Rybnikov, remontait à l'époque pré-révolutionnaire. En 1916, Rybnikov avait publié un recueil d'études sur les « idéaux de l'enfant rural », comprenant une analyse statistique des réponses à la question

classique : « À qui veux-tu ressembler quand tu seras grand ? », ainsi que des idées des enfants sur les fleurs, la morale, la religion, etc.<sup>60</sup>

Le travail de D. Azbukin<sup>61</sup>, publié dans la revue de la Société de paidologie d'Orel fut la première enquête menée après la révolution. Il était consacré aux écoliers d'Orel en 1918. Les « coups de l'histoire », selon l'expression d'Azbukin, qui s'étaient abattus sur Orel, n'avaient pas empêché de réunir 1 000 questionnaires remplis par des jeunes entre 10 et 18 ans. L'enquête comprenait 23 questions auxquelles les enfants répondaient par eux-mêmes.

80 % des enfants étaient allés au théâtre, au moins une fois dans leur vie ; un peu moins, au cinéma. Leur préférence allait vers la musique. Leurs écrivains préférés étaient Puškin et Gogol', bien que certains eussent lu Dumas, Shakespeare et Mayne Reid. La majorité des enfants voulaient ressembler plus tard à leur père ou à leur mère, puis, dans l'ordre décroissant, à Lenin, Trockij, Lunačarskij, Kerenskij... D'aucuns voulaient ressembler à des animaux car, expliquèrent-ils, les animaux mangeaient d'ordinaire à leur faim. La plupart des enfants d'Orel voulaient être plus tard employés, pédagogues, médecins ou acteurs.

La majorité préférait l'école à la maison. 48 % aimaient s'occuper à la maison de travaux manuels, 38 % préféraient le travail intellectuel. Les devoirs à la maison avaient déjà été supprimés, mais la moitié des écoliers continuait à les faire par inertie. L'école mixte existait déjà, mais 75 % des enfants préféraient la séparation. Au demeurant, la nouvelle école avait du succès, car le pédagogue était plus à l'écoute de l'enfant, les déjeuners étaient gratuits, les élèves avaient davantage d'indépendance et les notes avaient été supprimées. 4 % des enfants gagnaient déjà leur vie, mais selon Azbukin, « les écoliers n'avaient pas encore tous franchi, comme cela se produisit par la suite, le seuil de l'appât du gain. » Les mathématiques étaient la matière la plus détestée, à l'image des écoliers d'autres temps. De très nombreux élèves, 60 % environ, considéraient qu'ils étaient en retard dans leurs études.

« L'enquête montre à quel point les événements historiques ont fait monter une vague de démission pédagogique, qui n'a pas encore été totalement liquidée [...] Par la suite, cette tendance s'est accentuée à cause de l'incapacité des pédagogues à répondre aux questions qui se posaient devant la nouvelle école, et en partie à cause de la précarité de leur existence, proche de la famine. »

Azbukin soutenait le pouvoir soviétique et devint plus tard un paidologue très actif. Mais cette étude sociologique, publiée en 1923, ressemble à l'évocation d'un paradis perdu cinq ans auparavant.

Selon les données de L.S. Gešelina<sup>62</sup>, en 1925-1926, 3 % des enfants d'ouvriers et 28 % des enfants de fonctionnaires de Moscou étaient « convenablement nourris » à la maison avant d'entrer au jardin d'enfants. La moitié des enfants d'ouvriers dormaient dans les mêmes pièces que leurs parents (le psychanalyste I.A. Perepel' écrivait à cette époque : « Si on parvenait seulement à faire comprendre aux masses le préjudice colossal de la chambre à coucher commune, cela apporterait à la population mille fois plus que tous les ouvrages de pédagogie. »)<sup>63</sup>

D'après l'étude de I. Ju. Každanskaja<sup>64</sup>, en 1924, 9 % à peine des écoliers d'Odessa entre 7 et 12 ans répondaient correctement à la question : qui était Lenin ? Pas plus de 20 % fournissaient une réponse acceptable, quand on leur demandait dans quel État ils vivaient. Seuls quelques-uns pouvaient expliquer qui étaient les communistes et ce qu'ils voulaient. En tout, pour neuf questions élémentaires de

l'enquête concernant le domaine social et politique, 8 % seulement donnaient des réponses satisfaisantes ; 24 % répondaient d'une façon confuse, 24 % d'une façon absurde, et les autres répondaient : « Je ne sais pas. » En deux ans et demi d'enseignement d'après les nouveaux programmes, aux 52 % de réponses vagues, absurdes et « je ne sais pas » s'étaient ajoutées 34 réponses, caractérisées par Každanskaja comme stéréotypées : d'apparence correcte, mais apprises par cœur, sans comprendre. On avait recueilli 223 rédactions sur des sujets révolutionnaires. Les réponses obtenues ressemblaient à une espèce de « salade [...] où les événements des deux révolutions sont confondus avec le '9 janvier' », ce dernier, pour des raisons inconnues, étant perçu plus clairement que tout le reste. « Les enfants sont désespérément ignards », concluait Každanskaja. « Il existe une limite, au-delà de laquelle la vulgarisation de notions complexes conduit à une indigence frisant la profanation. » « La profusion d'épisodes sanglants dans le programme des thèmes politiques des deux premières années d'enseignement [...] risque d'affaiblir la sensibilité chez l'enfant », estimait cette enseignante-pédagogue d'Odessa. Dans une note éditoriale, la rédaction de la revue *Pedologija* qualifiait ces conclusions de « trop catégoriques et pessimistes ».

Pourtant ces conclusions convergeaient avec d'autres études. N.A. Rybnikov<sup>65</sup>, auteur d'une enquête effectuée auprès de 120 000 écoliers, constatait qu'un pourcentage insignifiant d'enfants connaissait le sens et l'histoire de la dernière révolution. Cependant, la majorité, selon lui, considérait que le pouvoir soviétique était supérieur à tous les autres. En même temps on observait un phénomène symptomatique, consistant à « sous-estimer les conquêtes économiques de sa propre classe et à surestimer les conquêtes d'autres classes. » Les enfants d'ouvriers évoquaient le plus souvent la terre distribuée aux paysans. Les enfants de paysans évoquaient plus volontiers la journée de huit heures et le fait que les usines appartenaient désormais aux ouvriers...

À la fin des années 30, la moitié des enfants de paysans du gouvernement de Samara préféraient le travail intellectuel au travail manuel. 11 % seulement aimaient les divers travaux agricoles (dix ans auparavant, les enfants d'Orel répondaient tout à fait différemment). Un tiers des jeunes garçons paysans détestait le travail agricole ; 85 % répondirent qu'ils n'aimaient pas non plus les travaux domestiques : la politique anti-paysanne portait ses fruits<sup>66</sup>.

Il semblerait que les questionnaires des pédagogues constituent aujourd'hui la seule source crédible d'information statistique sur les sentiments de la population à cette époque charnière où commençait la collectivisation, s'aggravait la répression de l'opposition dans le parti et où le pays s'enfonçait dans la terreur. La presse observait déjà un ton unanime, fait de haine du non-conformisme et de l'ambiance créée par les « circonstances extraordinaires ». Quelles étaient les réactions de la population ?

En 1928, R.G. Vilenkina<sup>67</sup> a enquêté sur des ouvriers adolescents, au moyen de cartes glissées dans les boîtes aux lettres et auxquelles on répondait anonymement. Elle cite des phrases aussi vivantes que diverses de cette génération qui allait bientôt traverser la répression et la guerre : « Pourquoi, onze ans après la révolution, il n'y a ni pain, ni beurre, ni farine, ni sucre ? Est-ce que cela va durer longtemps ? » « Pourquoi dit-on qu'un paysan possédant deux vaches est un koulak ? » « Faut-il déposséder les paysans de toute leur terre pour qu'ils deviennent des ouvriers agricoles et touchent leur salaire comme des ouvriers ? » « Pourquoi tout le monde quitte la campagne pour la ville ? Sans doute, parce que ça va très mal là-bas ? » « Pourquoi

n'a-t-on pas fusillé Trockij ? » « Il aurait fallu convaincre les opposants au lieu de les déporter. » « Que vaut cette liberté, si on ne leur permet pas de créer leur propre parti ? » Et voici un jugement caractéristique dénotant l'état d'esprit qui a peut-être déterminé le sort du pays : « La jeunesse finira par abandonner l'activité révolutionnaire car c'est trop ennuyeux. Vivement une guerre. »

À la fin des années 20, une série d'expéditions paidologiques est menée dans les régions éloignées du pays. Une nouvelle branche de recherche se crée, la paidologie des minorités nationales. On enquête sur les enfants de Bouriatie, de l'Altaï, de l'Ouzbekistan, sur les écoliers tatars de Moscou... Les méthodes utilisées sont rudimentaires : données anthropométriques, détermination du quotient intellectuel d'après le test Binet et observation. Et pourtant, cette série de travaux prépare la fameuse expédition ouzbeke d'A.P. Lurija, tant prisée aujourd'hui dans l'ethnopsychologie mondiale.

Les meilleures études paidologiques se caractérisaient par leur intérêt pour les détails pratiques de la vie qui, même s'ils n'en livraient pas la vérité profonde, avaient une importance par eux-mêmes ; il s'agissait de ce goût du réel sans lequel la sociologie devient sa propre parodie et une série de constructions théoriques idéologisées. Que ces enquêtes eussent été bonnes ou mauvaises sur le plan de la méthode, que leurs bases théoriques eussent été mûrement réfléchies ou non, les résultats de ces sondages nous révèlent aujourd'hui le monde révolu d'une génération qui a joué son rôle dans l'histoire.

\*

Pour comprendre le destin d'une science, il est important de percevoir le style personnel et l'apport de ses chefs de file. L'esprit du temps marque tout le monde, mais à des degrés différents et d'une manière différente : un tel ouvre la voie de l'avenir, tel autre résiste ; tel autre enfin quitte la route.

Le destin de Pavel Petrovič Blonskij (1884-1941) est le mieux connu. Comme les autres leaders de la paidologie, Blonskij s'est formé sur le plan professionnel et politique avant la révolution, au moment de laquelle il était assistant en histoire de la philosophie classique et socialiste-révolutionnaire ayant connu la clandestinité. Dans son autobiographie<sup>68</sup>, Blonskij insiste sur son désaccord avec les méthodes de pédagogie traditionnelle. Adolescent, il aimait déjà brocarder les absurdités de l'éducation au gymnase. Par la suite, il avait compris que tout cela « n'était pas risible, mais ignoble ». « Toute l'éducation reposait sur un système éducatif très élaboré, destiné à former des hommes stupides et immoraux. » Avec une fougue révolutionnaire, Blonskij se consacre à « mettre en pièces cette éducation maudite ». Pour atteindre ce but, la voie passe, selon lui, par la création d'une école du travail qui serait une « rupture complète et décisive avec l'école traditionnelle ». Il avouera plus tard qu'il a rédigé *Trudovaja škola (L'école du travail)* en 1918, comme si une société sans classes avait déjà été construite.

En 1922, Blonskij est appelé par Krupskaja à travailler au *Narkompros*. Il prend part à l'élaboration des nouveaux programmes d'enseignement du GUS (Conseil scientifique d'État) que le commissariat appliquera à grand peine dans le courant de la décennie suivante. Sans doute ce travail ne satisfait-il guère Blonskij.

« Quand j'ai senti d'une façon aiguë que j'étais au bout du rouleau, que mes articles pédagogiques devenaient de plus en plus insignifiants et primaires, j'ai décidé de me tourner vers les sources vivantes, vers la paidologie. »

À cette époque-là la paidologie devient justement très populaire dans les milieux de l'intelligentsia engagés dans le processus des réformes. Blonskij note en 1928 que « chaque mois, de plus en plus de pédagogues se tournent vers la paidologie ». Mais il est cependant très conscient que le niveau de recherches dans le domaine de la paidologie est très bas.

« On remarque actuellement dans le milieu enseignant un engouement pour la paidologie [...] Les instituteurs sondent et testent les enfants, se livrant à des observations psychologiques, conduisent ce qu'on appelle des enquêtes sociales, relatives aux conditions de vie. Quand j'observe un tel enthousiasme des enseignants pour la paidologie, j'éprouve avant tout un sentiment de peur, plutôt que de joie [...] Ce sont des spécialistes qui devraient mener des recherches paidologiques et, en général, toute recherche concernant l'enfant. C'est comme si les non spécialistes s'occupaient des malades à la place des médecins. Les informations qu'ils ont réunies sont habituellement de très mauvaise qualité... »  
« La paidologie est utile à l'instituteur pour que celui-ci devienne un meilleur enseignant, et non pas un paidologue. »

Blonskij qui a raisonnablement pris ses distances par rapport à la discussion paidologique de 1931 (source uniquement d'autocritique idéologique humiliante et absurde), se consacre au large domaine des problèmes purement psychologiques : la mémoire, l'entendement et la sexualité enfantine, comme suite de son dialogue avec la psychanalyse. Ses *Očerki detskoj seksual'nosti (Essais sur la sexualité de l'enfant)*<sup>69</sup> constituent une tentative intéressante (même aujourd'hui) de recherche empirique dans ce domaine, peut-être la seule au cours des longues décennies du règne soviétique, marquées par une morale pédagogique stéréotypée. Blonskij ne rompit pas avec la paidologie. La dernière publication de son manuel date de 1934. Un décret du *Narkompros* du 8 juillet 1936, en application de la résolution du comité central, stipulait que cet ouvrage ainsi que deux autres manuels de paidologie seraient « mis à l'index comme pseudo-scientifiques et anti-marxistes »<sup>70</sup>. Jusqu'à sa mort en 1941, Blonskij travailla à l'Institut de psychologie.

Aron Borisovič Zalkind (1888-1936), le chef de file reconnu de la paidologie soviétique de la fin des années 20, eut un destin tout autre. Avant la Première Guerre mondiale, alors tout jeune médecin moscovite, il publiait déjà dans l'organe central des psychanalystes russes, *Psihoterapija*<sup>71</sup>. Il s'intéresse à la théorie des névroses et du somnambulisme. En psychanalyse, il est proche d'Adler. Ses articles côtoient des auteurs très honorables. On y devine un psychanalyste passionné, en passe de réussir. En Occident, écrit Zalkind, la psychanalyse est souvent traitée avec mépris, « heureusement, en Russie, la situation est infiniment meilleure. »

Cela n'empêche pas Zalkind d'accueillir la révolution avec enthousiasme. Il donne des consultations à des membres du parti (le *Spisok medicinskih vračeij/Liste des médecins* de Moscou de 1925 qualifie sa spécialité de « psychopathologie »)<sup>72</sup>. Zalkind se persuade que l'approche analytique ne convient pas à ce contingent. Très rapidement, il élabore un point de vue nouveau, idéologique à l'extrême concernant les problèmes de la santé et de la maladie mentales. Dans ses articles publiés au milieu des années 20 dans le recueil *Očerki kul'tury revoljucionnogo vremeni (Essais*

sur la culture de l'époque révolutionnaire)<sup>73</sup>, Zalkind décrit une situation intéressante qu'il fut sans doute le seul à saisir. Les militants du parti sur lesquels reposait la charge de l'édification révolutionnaire, s'usaient rapidement et brutalement. Un homme de 30 ans portait en lui les maladies d'un homme de 45 ans ; un quadragénaire était presque un vieillard. Zalkind en voyait les raisons dans une excitation nerveuse permanente, dans le surmenage, dans le retard culturel, dans le manque de formation professionnelle de certains responsables, enfin dans l'irrespect des normes de l'hygiène. Près de 90 % des patients bolcheviks souffraient de troubles neurologiques. Presque tous faisaient de l'hypertension et avaient un métabolisme perturbé. Zalkind qualifiait de « *part-triade* » l'ensemble de ces trois symptômes. Dans son article « O jazvah RKP » (À propos des fléaux du PCR), il accompagnait ce constat clinique d'une analyse socio-politique intelligente, qui prouvait sa compréhension de la situation à l'intérieur du parti et qui rappelait par certains côtés les formules de Lenin dans ses « Lettres au Congrès ».

Peut-être à cause de son passé psychanalytique ou encore en raison d'autres facteurs, Zalkind accorde une grande importance à la question sexuelle pour l'hygiène du travail du parti. C'est la raison pour laquelle il élabore un système détaillé déjà mentionné qu'il qualifie de « douze commandements ». L'idée générale en est la suivante. L'énergie du prolétariat ne doit pas être détournée par des relations sexuelles inutiles pour sa mission historique. « Le sexuel doit être en tout subordonné à l'esprit de classe, n'entraver en rien ce dernier et le servir à tous les points de vue. » Aussi jusqu'au mariage, c'est-à-dire 20-25 ans, la continence est indispensable. L'acte sexuel ne doit pas avoir lieu trop souvent. Il faut moins de « diversité sexuelle ». Le choix du partenaire doit s'effectuer sur un principe de classe, en fonction de ce qui va dans l'intérêt du prolétariat révolutionnaire. Il ne doit pas y avoir de jalousie. Le douzième, et le plus important commandement proclame : dans l'intérêt de la révolution, le prolétariat a le droit de s'immiscer dans la vie sexuelle de ses membres. Zalkind avait certainement de bonnes raisons de croire que les psychanalystes russes le considéraient comme un traître.

Au 2<sup>e</sup> Congrès de psychoneurologie qui se tint à Leningrad, au début de 1924, les communications de Zalkind suscitèrent l'intérêt général. Sur les 906 participants, il n'y avait que 429 médecins. Beaucoup des présents se disaient pédagogues-marxistes. Un témoin constata que chez les pédagogues, « la mutation vers l'idéologie révolutionnaire s'opère beaucoup plus rapidement que dans les autres couches de l'intelligentsia, dont les représentants se sont enfermés dans le cercle étroit de leur pratique isolée »<sup>74</sup>. Zalkind présenta à cet auditoire, qui allait bientôt former les principaux « cadres » de la paidologie, un programme incroyablement éclectique, qui fut accueilli avec enthousiasme. L'observateur de *Krasnaja nov'* le qualifia ainsi :

« la biologie socio-génétique, jointe à l'étude des réflexes, et usant prudemment de notions freudiennes très précieuses et de certaines de ses méthodes expérimentales, enrichira sensiblement la théorie et la pratique biomarxistes. »

Dans une résolution spéciale, le Congrès salua les communications de Zalkind comme une « analyse sociologique conséquente d'une série de problèmes neurologiques, psychopathologiques et paidologiques, à la lumière de l'opinion révolutionnaire »<sup>75</sup>.

Le 1<sup>er</sup> Congrès de paidologie se tint à la fin de 1927. Dans son discours, Zalkind tenta de présenter une plate-forme pour tous les participants au Congrès (2 500) représentant des domaines de recherche différents et un nombre incalculable d'orientations théoriques diverses. Les désirs passaient pour des réalités et cette « plate-forme commune » des paidologues soviétiques fut approuvée par le Congrès.

En s'appuyant sur les matériaux du Congrès de paidologie, le *Narkompros* prit une série de décisions approuvant l'activité du Congrès. Une Commission de planification de la recherche en paidologie en RSFSR, près du département de la science du *Narkompros*, commença à fonctionner en avril 1928. Zalkind en fut nommé président. Par décision du *Sovnarkom* du 17 août 1928, elle fut élevée au rang de Commission paidologique interdépartementale de planification. La revue *Pedologija*, dirigée par Zalkind, commença à paraître la même année. En 1930, Zalkind organisa un congrès consacré à l'étude du comportement humain, prétendant déjà à un rôle d'idéologue de toutes les sciences humaines. Son exposé intitulé « *Psihonevrologičeskie nauki i socialističeskoe stroitel'stvo* » (Les sciences psychoneurologiques et la construction socialiste)<sup>76</sup>, mérite une attention particulière : il marquait un « grand tournant » dans l'histoire de la paidologie.

Zalkind observe qu'il a fallu douze ans au pouvoir soviétique pour que naisse un homme de masse nouveau. Nous le voyons évoluer dans notre économie où il fait preuve d'une créativité intarissable, dans le domaine militaire, dans le secteur éducatif, dans l'art, voire dans la science. Au prix d'efforts colossaux, cet homme nouveau se fraie un passage dans notre enseignement, car il ne peut s'appuyer sur un système scientifique. L'époque révolutionnaire l'a créé artisanalement, mais ses victoires sont admirables. Les sciences psychoneurologiques ne prêtent aucune assistance aux nouvelles masses. Entre la révolution culturelle et la psychoneurologie se sont formés des ciseaux. Il est indispensable de créer une littérature psychoneurologique de masse, des consultations de masse, une instruction de masse. Tout cela fait défaut et les augures de la psychoneurologie lancent des avertissements menaçants : la science n'est pas encore capable d'un travail de masse. Les instances dirigeantes de notre parti font un travail organisationnel et éducatif gigantesque, alors que la science ne donne aucune instruction positive dans ce domaine. Bien au contraire, nous entendons même des instructions négatives, voire des menaces à l'adresse de l'homme de masse nouveau. Il est certain, conclut Zalkind, qu'une partie essentielle de la psychoneurologie ne fait pas ce qui est indispensable à la révolution.

Il est difficile de savoir actuellement à quel point Zalkind fut contraint de mener la campagne qu'il a lancée. La lutte idéologique sur les deux fronts avait déjà commencé alors, mais elle était encore loin d'atteindre son point culminant. Par le ton agressif de sa communication, Zalkind fut sans doute en avance sur son temps.

À la fin de 1930, l'Institut de psychologie fut réorganisé en Institut de psychologie, de paidologie et de psychotechnique. Zalkind prit la place<sup>77</sup> de N.K. Kornilov à sa tête.

Contrairement au « nouvel homme de masse », Zalkind avait un passé qu'il lui fallait renier. Les gens de son statut n'avaient pas le droit d'oublier leur biographie ni de tenter de la faire oublier aux autres. Il leur était seulement permis d'expliquer autrement leurs erreurs passées, ce qui ne les libérait nullement de la peur devant ceux qui avaient le droit d'en donner leur propre interprétation.

La tâche principale que Zalkind avait à laver était le « freudisme ». Sur ce plan, son auto-analyse n'est pas commune, et intéressante sur le plan psychologique. Zalkind disait :

« J'avais participé objectivement à la diffusion du freudisme en URSS en 1923-1925, et aussi plus tard, par la force d'inertie. Mais j'apportais au freudisme ma propre conception, qui en réalité le dénaturait complètement. Mais j'ai continué à qualifier cela de freudisme, et cela faisait tomber les 'petits' dans le péché. »

J'ai toujours tenté de prouver, poursuit Zalkind, « l'extraordinaire conditionnement sociogène, la plasticité de l'homme et de son comportement », et j'ai défendu la notion de la personnalité en tant que « principe actif et créatif ». Mais Zalkind ne pouvait trouver cela dans la psychoneurologie et la psychologie anciennes et réactionnaires.

« Étant tombé sur Freud en 1910-1911, j'ai eu l'impression d'avoir trouvé un trésor. En effet, la personnalité de Freud flambe, lutte, elle est dynamique, procède à des choix et conduit une stratégie opiniâtre, elle change ses objectifs, oriente différemment ses réserves d'énergie, etc. Bref, le 'moi' vide et débile de la vieille psychoneurologie sortait enfin de la science grâce à Freud (c'est du moins ce qui me semblait alors). »

Sans doute peut-on croire Zalkind sur ce point : il décrit précisément la façon dont la jeunesse d'humeur romantique accueillit Freud à l'époque de sa plus grande popularité en Russie. Et ces sentiments, même après vingt années terribles, restent encore familiers pour Zalkind. « Je prenais pour clé de voûte chez Freud la partie neuve, fraîche, active de la personnalité. » Certes, Zalkind avait été très éloigné du freudisme à l'époque qu'il décrit, et à plus forte raison par la suite, de sorte qu'en l'occurrence il était honnête : il suffit d'évoquer ses douze commandements de la vie sexuelle. Mais un développement normal des idées antérieures conformément à ses propres points de vue était impossible pour Zalkind et son entourage. Son « autocritique » ne ressemble en rien aux questions habituelles que se pose un savant sur sa façon de penser autrefois, sur ses idées du moment et sur ce qui l'a influencé. Ce n'est pas non plus un exercice de repentir. On sent à son ton sincère que pour Zalkind il s'agit d'un acte très important : son sort dépend de la foi qu'on ajoutera à son repentir.

Il dit avoir fait tomber les « petits » dans le péché. « C'est là le grand tort de ma 'relation' avec le freudisme et c'est de là que découle une part de ma responsabilité dans les restes de la popularité de Freud chez nous. » « La consolidation de la dictature du prolétariat enfonce pour toujours le clou dans le cercueil du 'freudisme soviétique'. »

Les gens de la vieille école ne saisissaient pas le sens magique de ce que faisait Zalkind. Par exemple, Krupskaja se met tout à coup à défendre Freud : il ne fallait pas, disait-elle, exagérer dans l'autre sens. L'inconscient joue un rôle dans la vie<sup>78</sup>. Mais les dés étaient jetés. Zalkind ne pouvait presque plus rien ajouter. Sa nouvelle méthodologie<sup>79</sup> annonçait que « la majeure partie, voire la totalité des recherches scientifiques actuelles doit être constituée d'études rapides, qui aboutissent très vite à des conclusions nettes, concernant le court terme. » « Des esclaves de procédés scientifiques que nous étions, nous en devenons les maîtres. » Cela sonne, dit-il solennellement, « comme une révolution dans la prétendue déontologie de la recherche »...

Tout fut inutile. La revue *Pod znamenem marksizma* qualifia les idées de Zalkind d'« éclectisme idéaliste menchévisant ». En 1932, Zalkind cessa de diriger l'Institut de psychologie, de paidologie et de psychotechnique (dont il avait été le directeur pendant moins d'un an et où il fut remplacé par V.N. Kolbanovskij), ainsi que la revue *Pedologija*. D'ailleurs cette dernière ne subsista qu'une année de plus.

En 1936, Zalkind mourut d'un infarctus, après avoir pris connaissance de la résolution du Comité central sur les « déviations paidologiques »<sup>80</sup>.

Isaak Nikolaevič Špil'rejn (1891-1937 ?) fut un chef de file reconnu du mouvement psychotechnique en URSS. Fils d'un commerçant de Rostov, Špil'rejn fit ses études en Allemagne et reçut une formation philosophique en tant qu'élève de G. Kogen (à peu près à la même époque, B. Pasternak faisait également ses études chez Kogen). Pendant la Première Guerre mondiale, Špil'rejn et sa femme furent internés, mais après la révolution, ils purent gagner Tbilisi, en passant par Constantinople. Špil'rejn trouva du travail en Géorgie menchevique dans la mission diplomatique soviétique dirigée par Kirov<sup>81</sup>. En 1921, Špil'rejn arrive à Moscou. Il trouve du travail dans le Bureau de presse du commissariat du peuple aux Affaires étrangères, puis à l'Institut central du travail. Le directeur de cet Institut, A. Gastev, développe au début des années 20 des idées extrêmement radicales, dont cette anecdote peut nous donner un aperçu. La mère d'I.N. Špil'rejn mourut en 1921. Špil'rejn alla trouver le directeur de l'Institut et lui demanda un congé pour enterrer sa mère. Gastev répondit : ce sont des préjugés bourgeois ; à quoi vous servirait un congé puisqu'elle est morte ? Les principes de l'« organisation scientifique du travail » élaborés par Gastev fonctionnaient aussi à l'intérieur de son Institut...

Très rapidement, Špil'rejn se sépare de Gastev. À partir de 1923, il dirige la section psychotechnique de l'Institut de philosophie scientifique et du Laboratoire de psychotechnique industrielle du commissariat du peuple au Travail. À cette époque, il mène une multitude de recherches sur commande : il élabore des organigrammes professionnels, donne des consultations aux entreprises au sujet de nouvelles organisations du travail (en particulier la journée de sept heures), met au point des méthodes de sélection à l'Armée rouge, s'occupe du recrutement professionnel du transport ferroviaire, etc. Sur le plan théorique, Špil'rejn demeure cependant un émule de V. Stern et ne redoute pas de le faire savoir au Congrès sur l'étude du comportement humain, en 1930.

Les centres d'intérêt de Špil'rejn dépassaient les limites de la psychotechnique, qui pourtant paraissaient infinies. Son ouvrage *Jazyk krasnoarmejsca (Le langage du soldat de l'Armée rouge)*<sup>82</sup> comprend une étude socio-linguistique minutieuse, inégalée jusqu'à présent en langue russe sur le plan de la méthode : analyse grammaticale, dictionnaires de fréquence, tests de compétence soigneusement élaborés. La statistique des erreurs donne une idée du langage réel des soldats de l'Armée rouge en 1924. À travers ce genre de travaux, la science joue peut-être son rôle essentiel ; elle fixe la réalité et la décrit telle qu'elle est. La même impression d'intelligence et d'exactitude se retrouve dans l'étude « socio-psychologique » de 1929, intitulée *O peremenah imen i familij (Les changements de noms et de prénoms)*<sup>83</sup>. Špil'rejn est aussi l'auteur d'un manuel de la langue yiddish.

En 1928, Špil'rejn devient rédacteur en chef de la nouvelle revue *Psihotehnika i psihofiziologija truda*, puis président de la Société psychotechnique de l'URSS. Dans cette Moscou « boulgakovienne » de 1931, il organise la Conférence internationale

de psychotechnique. C'est précisément par la psychotechnique que la psychologie soviétique atteint un niveau international. Špil'rejn et Rossolimo sont membres du Présidium de la Société internationale de psychotechnique, au même titre que V. Stern et H. Piéron.

Le 1<sup>er</sup> Congrès de psychotechnique se tint à Leningrad en mai 1931. La lutte « sur les deux fronts » battait son plein. Le Congrès débuta par une communication du principal idéologue de cette campagne, B.M. Mitin. Le Congrès dut dénoncer le mécanisme qui pour la psychotechnique était lié à Gastev, mais aussi l'« idéalisme menchévisant ». L'une des résolutions du Congrès stipulait :

« Le leader de la psychotechnique soviétique Špil'rejn a emprunté certaines positions au système idéaliste du personalisme de Stern [...] Dans sa communication au Congrès, le camarade Špil'rejn n'a pas entièrement dévoilé ses erreurs et n'a pas tout à fait déposé les armes. »<sup>84</sup>

Le Congrès prit l'initiative de lancer un « appel » aux travailleurs de choc, afin qu'ils rejoignent les instituts de recherche. La revue *Ekonomičeskaja žizn'* annonça : « Les représentants des organisations sociales, des usines, des instituts et des administrations ont approuvé à l'unanimité l'idée de l'appel qui [...] modifiera le caractère même des établissements de recherche. »<sup>85</sup>

L'activité des psychotechniciens prenait beaucoup d'ampleur. L'idéologie du « nouvel homme de masse », tout à fait étrangère à Špil'rejn, commençait à dominer aussi la psychotechnique. En URSS, en 1930, il y avait en tout 500 « psychotechniciens organisés ». De plus, en 1932, le Congrès décida de faire passer environ trois millions de personnes par le système de consultations professionnelles du commissariat du peuple au Travail. Il y avait tout de même aussi quelques raisons d'espérer. Le 25 juillet 1931, sur un rapport de Špil'rejn, le *Narkompros* prit la décision d'organiser un institut supérieur de psychotechnique.

En octobre 1934, tout le système des institutions de psychotechnique fut démantelé, vingt-neuf instituts de recherche furent liquidés sur ordre du *Sovnarkom*<sup>86</sup>, la revue *Psihotehnika* fermée. Bientôt (le 25 janvier 1935), I.N. Špil'rejn fut arrêté. Sa fille évoque ainsi cet événement : « C'était le jour où je venais d'avoir 19 ans [...] En 1939, on m'annonça que mon père avait été condamné à 10 ans de réclusion, sans droit de correspondre. »

\*

La paidologie tomba sous les tirs d'artillerie de l'idéologie juste après la débâcle de l'école philosophique de Deborin et la déclaration de « lutte sur les deux fronts ». Une séance du Présidium de l'Académie communiste, qui tout au début de 1931 mit l'accent sur le « grand tournant » dans la vie scientifique, prit la résolution suivante après avoir entendu un rapport d'O. Ju. Šmidt : « ... Il est très important de démasquer tous les courants pseudo-marxistes du type du kornilovisme ou du bekhterevisme en psychologie. »<sup>87</sup> Le 25 janvier 1931, le Comité central du PCR (b) adopte une résolution « Sur la revue *Pod znamenem marksizma* », à la suite de laquelle M.B. Mitin succède à A.M. Deborin au poste de rédacteur en chef. À la fin de l'année, la revue donne le ton :

« Dans les sciences psychoneurologiques, on n'a pas laissé suffisamment critiquer ni les théories mécanicistes et idéalistes de Kornilov en psychologie, de Gannuškin en psychiatrie et en neuropathologie, de Blonskij en paidologie [...], ni le système des erreurs idéalistes du camarade Špil'rejn, ni l'éclectisme menchéviste et idéaliste du camarade Zalkind, etc. »<sup>88</sup>

Il s'agit d'une préparation idéologique en vue de l'anéantissement de tout ce qu'il y avait de meilleur dans la science soviétique.

La revue *Pedologija* prend une part active à cette autodestruction :

« Si les paidologues d'humeur épique (qui, à propos, évitent soigneusement notre revue. Est-ce un symptôme ?) avaient réfléchi davantage aux discussions idéologiques menées sur le front de la paidologie et de la psychologie, ils auraient compris que leur rupture avec la pratique actuelle est organiquement liée à leur virginité sur le plan marxiste. »

Il s'agit de l'éditorial de cette revue au début de l'année 1931<sup>89</sup>. On accuse surtout d'idéalisme menchévisant deux personnages d'une époque révolue, Kornilov et Behterejev. Zalkind invite Blonskij, Basov, Vygotskij et Lurija à l'autocritique, qui refusent toutefois une telle collaboration. Les différents numéros de la revue se remplissent de semonces idéologiques, tel l'article de P. Leventuev, « *Političeskie izvraščeniya v pedologii* » (Les déviations politiques dans la paidologie). Tant par son contenu que par sa terminologie, la paidologie préparait elle-même sa fin.

Rien de tout cela ne sauva Zalkind, pas plus que sa revue. Bien au contraire : Zalkind fut relevé de ses fonctions de rédacteur en chef dès la fin de 1931 ; un an après, sa revue fut liquidée. Špil'rejn qui n'avait pratiquement pas participé à la discussion, et qui avait répondu avec beaucoup de réserve aux critiques formulées à son égard, continua à diriger la revue *Psihotehnika i psihofiziologija truda* pendant trois ans, presque jusqu'à son arrestation qui coïncida pratiquement avec la suspension de sa revue.

Mais en même temps, rien ne laissait présager le coup dont la paidologie allait être frappée en 1936. Les manuels paidologiques continuaient à être réédités, on formait le personnel comme avant ; de plus en plus de paidologues travaillaient dans les écoles. Plus encore, leurs pouvoirs avaient même tendance à augmenter. Un décret du *Narkompros* du 15 janvier 1935 chargea les paidologues d'une nouvelle responsabilité, celle de la sélection des enfants au moment de leur admission à l'école<sup>90</sup>. En décembre de cette même année, l'adjoint du commissaire du peuple à l'Éducation, M.S. Epštejn, qui supervisait la paidologie, fut pourtant relevé de ses fonctions. B.M. Volin fut nommé premier adjoint d'A.S. Bubnov. Tous deux furent plus tard victimes de la répression. Volin, contrairement à Bubnov, ne prit aucune part à toute la série d'arrêtés, de décrets et d'instructions adoptés par le *Narkompros* entre 1928 et 1935 et qui déployèrent des services paidologiques dans le pays (ils furent tous abrogés par un arrêté du 8 juillet 1936) et ses discours à la suite de la résolution furent plus agressifs<sup>91</sup>.

L'idée de l'influence de Volin sur la résolution condamnant la paidologie n'est pourtant qu'une hypothèse. La raison concrète de l'interdiction de la paidologie resta incompréhensible pour les contemporains qui la cherchèrent dans des événements fortuits et secrets. On racontait par exemple qu'à la suite des tests que les paidologues firent subir au fils d'un personnage haut placé, leur diagnostic fut défavorable ce qui aurait attiré l'attention de ce personnage sur la paidologie.

De fait, dans la résolution de 1936<sup>92</sup>, on sent une certaine connaissance des choses, même si elle est très unilatérale, et l'on note également un certain intérêt personnel. Son ton se démarque quelque peu de ces délimitations nébuleuses et de ces étiquettes abstraites qui régnaient dans le domaine idéologique et qui avaient force de verdict.

Le mouvement paidologique était caractérisé en des termes compréhensibles pour tout homme soviétique : il s'agissait de la création, dans les écoles, des organisations paidologiques ayant leurs centres directeurs. Le Comité central incriminait aux paidologues la conduite d'expériences pseudo-scientifiques, d'études innombrables, d'enquêtes et de tests absurdes et nuisibles. Les paidologues, disait la résolution, avaient pour but de réunir le maximum d'informations défavorables ou pathologiquement dénaturées sur l'écolier soviétique, sa famille, ses parents et son milieu social. On en concluait que le vaste système d'études relatives au développement intellectuel et aux capacités des écoliers représentait un véritable outrage aux élèves. Une attention particulière était portée aux écoles spéciales. La majorité des élèves, observait l'auteur anonyme de la résolution, y étaient tout à fait normaux. Mieux, des enfants doués y étudiaient à côté d'enfants arriérés. Ils devaient tous être réorientés dans les écoles de type habituel. Le Comité central mettait également l'accent sur les rapports entre les pédagogues et les paidologues. Les premiers étaient présentés comme lésés dans leurs droits, les seconds étaient condamnés sans appel. On donnait également une analyse philosophique des points de vue paidologiques. La « loi principale de la paidologie » consistait, disait-on, à prétendre que le développement de l'enfant était fatalement déterminé par les facteurs biologiques et sociaux. Cette loi, profondément réactionnaire, contredisait de façon criante le marxisme et toute la pratique de l'édification socialiste qui rééduquait les hommes avec succès dans l'esprit du socialisme.

La résolution surprend par une série de particularités difficiles à concilier. On ne peut nier que l'activité des paidologues qui se développait rapidement et le réseau d'écoles spécialisées souffraient effectivement de nombreuses imperfections. La façon naturelle de les corriger eût été de réglementer le travail des paidologues et non de le liquider complètement. Il n'y a certainement aucun rapport entre les défauts des écoles spéciales et la « loi fondamentale », le fatalisme et les autres déformations anti-marxistes dont on ne pouvait en aucune façon incriminer les théoriciens de la paidologie. Mais le plus étonnant est le fait que la résolution du Comité central accuse les paidologues d'avoir créé une organisation anti-marxiste avec ses centres directeurs et procédant à des études expérimentales massives sur les enfants. Dans l'atmosphère de 1936, c'était plus que suffisant pour entraîner la répression. Pourtant celle-ci n'eut pas lieu. Le mot « sabotage », qui aurait été sans doute fatal, ne fut pas employé dans la résolution. La paidologie était liquidée en tant que science, mais ses chefs de file ne furent pas persécutés, comme, par exemple, ceux de la psychotechnique. Presque tous les responsables du *Narkompros* furent arrêtés par la suite, en 1937-1938, et pour d'autres raisons. La résolution n'amena pas non plus à une large « campagne » idéologique telle que, par exemple, celle qui suivit l'intervention du Comité central dans la philosophie en 1931.

Cependant, la résolution eut une importance décisive dans la destinée de la paidologie et de la pédagogie. Elle fut immédiatement suivie d'une série d'arrêtés du *Narkompros* : on liquidait tous les établissements et services paidologiques, on

confisquait les livres et les manuels dans les bibliothèques. Dans les instituts pédagogiques, on laissait seulement les chaires de pédagogie. On ouvrait des cours de reconversion pour les anciens pédologues et on fermait les écoles spéciales de tous genres. Les établissements de soins et de cure du *Narkompros* ne gardèrent que les enfants présentant les affections psychiques les plus graves. Même l'oligophrénie manquait dans la liste de ces affections. Un paragraphe particulier enjoignait de supprimer toutes les conclusions pédologiques dans les livrets scolaires des élèves. Lorsqu'on présentait les enfants devant une commission, il était défendu de les faire répondre à des questionnaires. Quelques mois plus tard, B.M. Volin rendit un arrêté intitulé « La vérification de l'application de la résolution du PCR (b) »<sup>93</sup>. La mise en application des ordres concernant la pédologie se faisait mal. À Moscou, subsistaient encore 40 écoles spéciales où l'on enseignait à sept mille enfants. Des écoles pour les « attardés mentaux » et les « caractériels » continuaient à fonctionner. Le transfert massif des enfants posait en effet de graves problèmes. Un arrêté du *Narkompros* notait qu'une élève d'une école spéciale, A. Stepannikova, se plaignait d'avoir du mal à s'adapter à sa nouvelle école et cessa de la fréquenter au bout de quelques jours. On le sut seulement quand elle s'adressa elle-même au *Narkompros*, demandant qu'on lui permette de regagner l'école spéciale.

Bubnov organisa une série de réunions au cours desquelles il essaya d'expliquer les mobiles de la résolution, et de renier sa propre part dans l'organisation de la science pédologique. Dans ses discours devant les pédologues, il n'insistait pas particulièrement sur les écoles spécialisées (le retour des enfants malades et difficiles dans les écoles ordinaires ne suscitait certainement pas l'approbation des enseignants), mais plutôt sur le fait que les pédologues n'étaient pas assez soumis aux contrôles, qu'ils étaient trop indépendants de l'administration et, qu'au contraire, les pédagogues étaient trop subalternes. L'attaque principale est lancée par Bubnov contre feu Zalkind, taxé d'être le chef de file de la pédologie. Ses idées sont qualifiées d'« apologie menchéviste de la spontanéité, objectivisme à la façon de Struve, étude populiste et socialiste-révolutionnaire de l'interaction des facteurs [...] liés en premier lieu au freudisme. »<sup>94</sup>

Feu Vygotskij fut considéré par Bubnov comme un des « piliers de la pédologie actuelle ». Quant à Blonskij, présent dans la salle, il fut traité par Bubnov avec davantage de délicatesse. Bubnov se contenta de lui reprocher, au lieu de recourir à l'auto-critique, d'avoir eu comme premier réflexe de présenter une lettre de démission. (Ensuite Blonskij passa au repentir). Tout cela était, semble-t-il, une tentative pour éloigner un peu cette lourde et terrible menace qui pesait sur tous les participants et, en premier lieu, sur Bubnov lui-même.

\*

Dans l'histoire soviétique, aucune autre « pseudo-science » n'a jamais fait l'objet d'une résolution spéciale du Comité central. Ce niveau particulièrement élevé de l'intérêt porté aux problèmes pédologiques nécessite une explication. S'agit-il réellement d'un outrage subi par un leader du parti ? Ou bien, la résolution fut-elle la résultante de quelques enjeux mystérieux au niveau de l'appareil d'État, une partie d'un dessein politique non réalisé, la préparation d'un grand procès qui ne se tint jamais ?

Dans l'état actuel des connaissances, nous pouvons espérer élucider seulement des mécanismes généraux concernant le fonctionnement, l'adaptation et la destruction d'une science dans un milieu totalitaire. En essayant de survivre, la paidologie et les disciplines voisines ont partagé le même sort, dont le trait principal était l'utilitarisme – le développement hypertrophié des domaines appliqués, non appuyés par des connaissances scientifiques. À la place de la science dont le sens consiste à essayer de comprendre la réalité telle qu'elle est, se produit un phénomène spécifique de la vie morale soviétique – celui de la « doctrine », qui mêle des restes de la science réelle et des recettes miraculeuses promettant de transformer une réalité récalcitrante. Il se caractérise également par l'apparition de « leaders » scientifiques qui essayent de diriger la science tout comme on dirige le parti ou les transports ferroviaires. Dans le domaine des sciences humaines, tout cela conduisait inévitablement à la dépersonnalisation de la science où la diversité des écoles, des auteurs, des tendances disparaissait, et à la désindividualisation de son contenu, celui-ci s'orientant de plus en plus vers le « nouvel homme de masse ».

La paidologie soviétique, la psychotechnique, la psychologie et la pédagogie ont partagé le même sort à la même époque et s'y sont opposées grâce à certains savants (les meilleurs). En dépit d'une pression idéologique et d'une menace directe et de plus en plus réelle de répression, les sciences humaines des années 20 et 30 ont légué à la postérité un témoignage unique et inestimable sur l'homme et la société de leur temps. La paidologie n'a certes pas échappé aux terribles erreurs de son temps, mais elle les a chèrement payées. Qui plus est, elle sut quelquefois prendre ses distances avec son époque sur laquelle elle nous a légué de précieux témoignages.

*Saint-Pétersbourg, 1992.*

*(traduit par Maryta Espéronnier)*

1. L.S. Vygotskij, *Sobranie sočinenij v 6 tomah (Œuvres en six volumes)*, Moscou, Pedagogika, 1982-1984.
2. P.P. Blonskij, *Izbrannye pedagogičeskie i psihologičeskie sočinenija (Œuvres pédagogiques et psychologiques choisies)*, Moscou, Pedagogika, 1979.
3. I.S. Kon, *Rebenok i obščestvo (L'enfant et la société)*, Moscou, Nauka, 1988.
4. Directives du Conseil des commissaires du peuple du 14 octobre 1934, *Sobranie zakonov i rasporjazenij raboče-krest'janskogo pravitel'stva SSSR (Recueil de lois et de dispositions du gouvernement ouvrier et paysan d'URSS)*, Moscou, 1934.
5. *Pedagogičeskaja enciklopedija (Encyclopédie pédagogique)*, 3, Moscou, 1929.
6. L.S. Vygotskij, « K voprosu o pedologii i smežnyh s nej naukah » (De la paidologie et des sciences voisines), *Pedologija*, 3, 1931.
7. P.O. Efrussi, *Uspehi psihologii v Rossii (Les succès de la psychologie en Russie)*, Petrograd, 1923, p. 7.
8. A. Voronskij, « Freidizm i iskusstvo » (Le freudisme et l'art), *Krasnaja nov'*, 7, 1925, p. 260.
9. A. Carotenuto *et al.*, eds, *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*, Paris, Aubier Montaigne, 1981, pp. 286-287.
10. Les archives sont conservées chez E.A. Lurija.
11. L. Trockij, *Portrety (Portraits)*, Vermont, izd. Calidze, 1984.
12. A.R. Lurija, « Puti razvitija sovetsoj psihologii. Po sobstvennym vospominanijam » (Les voies de l'évolution de la psychologie soviétique. D'après des souvenirs personnels), sténogramme d'un rapport à la section moscovite de la Société de psychologues, 25 mars 1974, archives conservées chez E.A. Lurija.

13. N.K. Kornilov, ed., *Psihologija i marksizm (Psychologie et marxisme)*, Leningrad, Giz, 1925.
14. I.A. Perepel', *Psihoanaliz i fiziologiĉeskaja teorija povedenija (La psychanalyse et la théorie physiologique du comportement)*, pr ef. de A.A. Uhtomskij, Leningrad,  d. de l'auteur, 1928, p. 132.
15. V.N. Vološinov, *Frejdzizm (Le freudisme)*, Moscou-Leningrad, 1927.
16. T. Mann, *HudoŹnik i obŹŹestvo (L'artiste et la société)*.
17. V.M. Behterev, « Sub"ektivnyj ili ob"ektivnyj metod v izuĉenii liĉnosti » (La méthode subjective ou objective dans l'étude de la personnalité), *Molodaja gvardija*, 5, 1924 ; V.N. Osipova, « Őkola V.M. Behtereva i pedologija » (L' cole de V.M. Behterev et la paidologie), *Pedologija*, 1, 1928, pp. 10-26. I. Guberman raconte l'histoire de la création de l'Institut de paidologie et parle de V.T. Zimin. V.M. Behterev, *Stranicy Źizni (Pages de ma vie)*, Moscou, 1977.
18. N. Nikitin, « Estestvennaja nauka o ĉeloveke i socializm » (La science naturelle de l'homme et le socialisme), *Pod znamenem marksizma*, 6, 1933, p. 217.
19. P.P. Blonskij, *Pedologija (La paidologie)*, Moscou, Rabotnik prosveŹĉenija, 1925.
20. L.S. Vygotskij, « Psihotehnika i pedologija » (La psychotechnique et la paidologie), *Psihotehnika i psihofiziologija truda*, 2-3, 1931, p. 173.
21. I.N. Őpil'rejn, « Psihotehnika v SSSR v poslednie gody » (La psychotechnique en URSS au cours des dernières années), *Pod znamenem marksizma*, 5, 1930, p. 136.
22. « Iz reĉej N.K. Krupskoj, N.I. Buharina, A.V. Lunaĉarskogo i N.A. SemaŹko po osnovnym voprosam pedologii » (Extraits des discours de N.K. Krupskaja, N.I. Buharin, A.V. Lunaĉarskij et N.A. SemaŹko à propos de questions fondamentales de la paidologie) (cité *infra* « Iz reĉej »), 1<sup>er</sup> Congrès de paidologie, *Na putjah k novoj Źkole*, 1, 1928, p. 10.
23. A.B. Zalkind, « O metodologii celostnogo izuĉenija v pedologii » (La méthodologie de l'enseignement global en paidologie), *Pedologija*, 2, 1931, p. 3.
24. N.A. Rybnikov, *Jazyk rebenka (Le langage de l'enfant)*, Moscou-Leningrad, 1926, p. 15.
25. I.S. Kon, *op. cit.*
26. *Pravda*, 1923.
27. N.I. Buharin, « O mirovoj revoljucii, naŹej strane, kul'ture i proĉem (otvet akad. Pavlovu) » (De la révolution mondiale, de notre pays, de la culture, etc./réponse à l'académicien Pavlov), *Krasnaja nov'*, 1, 1924, pp. 170-178 ; 2, 1924, pp. 105-119.
28. *Ibid.*, p. 113.
29. « Iz reĉej », p. 12.
30. « Iz reĉej », p. 12.
31. « Iz reĉej », p. 10.
32. « Iz reĉej », p. 9.
33. P.P. Blonskij, *Pedagogika (La pédagogie)*, Moscou, 1922, p. 31.
34. Cité d'après A.E. Gastev, « ŐatunovŹĉina kak metodika » (La *ŹatunovŹĉina* en tant que méthode), *Krasnaja nov'*, 1, 1924, p. 115.
35. Ja. Őatunovskij, « Nauĉnaja organizacija truda i ee anarhiĉeskoe vyjavlenie » (L'organisation scientifique du travail et sa manifestation anarchique), *ibid.*, 6, 1923, p. 255.
36. A.K. Gastev, *art. cit.*
37. N.K. Krupskaja, « Sistema Tejlora i organizacija raboty sovetskih uĉreŹdenij » (Le système de Taylor et l'organisation du travail dans les établissements soviétiques), *ibid.*, 1, 1921, pp. 140-145.
38. N.I. Buharin, « Enĉmeniada (k voprosu ob ideologiĉeskom pereroŹdenii) » (La théorie d'Enĉmen, à propos de la renaissance idéologique), *ibid.*, 6, 1923, pp. 145-178.
39. E. Enĉmen, *Vosemnadcat' tezisov o teorii novoj biologii (Dix-huit thèses sur la théorie de la biologie nouvelle)*, Rostov-sur-le-Don, 1920 ; Pjatigorsk, 1920, p. 17.
40. E. Enĉmen, *Teorija novoj biologii i marksizm (La théorie de la biologie nouvelle et le marxisme)*, Petrograd, 2<sup>e</sup>  d., 1923.
41. A. Kollontaj, « Dorogu krylatomu erosu » (Ouvrons la voie à  ros ail  !), *Molodaja gvardija*, 3, 1923.
42. A.B. Zalkind, *Polovoj vopros v uslovijah sovetskoj obŹĉestvennosti (La question sexuelle dans les conditions de l'opinion soviétique)*, Leningrad, 1926.
43. P. Vinogradskaja, « Voprosy morali, pola, byta i tov. Kollontaj » (Les questions de morale, de sexe, de mode de vie et la camarade Kollontaj), *Krasnaja nov'*, 6, 1923, pp. 179-214.
44. A.V. Lunaĉarskij, « Moral' i svoboda » (La morale et la liberté), *ibid.*, 7, 1923, p. 134.
45. M. Levidov, « Organizovannoe uproŹĉenie kul'tury » (La simplification organisée de la culture), *ibid.*, 1, 1923, p. 318.
46. I. Hodorovskij, « Osnovnye ĉerty sovremennoĉo sostojanija narodnogo prosveŹĉenija v RSFSR » (Les principaux traits de la situation actuelle de l'instruction publique en RSFSR), *ibid.*, 7, 1923, p. 140.

47. *Ibid.*, p. 154.
48. *Ibid.*, p. 157.
49. P.O. Efrussi, *op. cit.*, p. 7.
50. « Iz rečeĵ » , p. 10.
51. A.R. Lurija, *art. cit.*, p. 7.
52. *Pedagogičeskaja Moskva, spravočnik-kalendar' na 1923 god (Moscou pédagogique, calendrier annuaire de 1923)*, Krasnaja Moskva, 1923, p. 435.
53. N.A. Rybnikov, « Pedologičeskie učreĵdenija respubliki » (Les établissements paidologiques de la république), *Pedologija*, 1, 1928, p. 181.
54. *Ibid.*, 4, 1931, p. 90.
55. « Konferencija moskovskih pedologov » (La conférence des pédologues de Moscou), *ibid.*, p. 103.
56. Information personnelle.
57. M.A. Levina, « Vystuplenija v diskussii » (Interventions dans la discussion), *ibid.*, 4, 1932.
58. Selon les données de 1930 entre les coefficients du test de Binet, dans sa présentation collective (cette variante portait le nom de test Binet-Boltunov) et la réussite pédagogique, la corrélation était de 0,84. N.A. Rybnikov, *Derevenskij škol'nik i ego idealy. Očerki po psihologii škol'nogo vozrasta (L'écolier rural et ses idéaux. Études de la psychologie de l'âge scolaire)*, Moscou, 1916.
59. D. Azbukin, « Psihologija škol'nikov v načale Oktjabr'skoj revoljucii » (La psychologie des écoliers au début de la révolution d'Octobre), *Pedologičeskij žurnal*, 3, 1923, pp. 66-72.
60. L.S. Geselina, « Sreda i social'no-biologičeskaja karakteristika sovremennogo doškol'nika » (Le milieu et les caractéristiques sociales et biologiques chez l'enfant d'âge pré-scolaire à l'époque actuelle), *Pedologija*, 1, 1928, pp. 113-136.
61. I.A. Perepel', *Frejdzizm i ego akademičeskaja oppozicija (Le freudisme et l'opposition académique)*, Leningrad, éd. de l'auteur, 1926, p. 19.
62. Ju. I. Každanskaja, « Social'no-političeskie predstavlenija detej-škol'nikov pervogo koncentra trudovyh škol gor. Odessy » (Les représentations sociales et politiques des enfants-écoliers du premier cycle des écoles de travail de la ville d'Odessa), *Pedologija*, 2, 1928, p. 94.
63. N.A. Rybnikov, « Ideologija sovremennogo škol'nika » (L'idéologie de l'écolier contemporain), *ibid.*, 1, 1928, pp. 150-158.
64. P.V. Arhangel'skij, « Derevenskij škol'nik i trud » (L'écolier rural et le travail), *ibid.*, 2, 1928, pp. 110-135.
65. R.G. Vilenkina, « K karakteristike nastroenija rabočego podrostka » (Caractéristiques de la mentalité de l'adolescent ouvrier), *ibid.*, 1, 1930, pp. 81-97.
66. P.P. Blonskij, « Kak ja stal pedagogom i imenno takim, kakim stal » (Comment je suis devenu pédagogue et précisément comment je suis devenu tel que je suis), in I.I. Rufim, ed., *P.P. Blonskij v ego pedagogičeskikh vyskazyvanijah (P.P. Blonskij à travers ses opinions pédagogiques)*, Moscou, Rabotnik prosveščeniya, 1928. Cf. aussi P.P. Blonskij, *Izbrannye...*, *op. cit.*, I, pp. 31-39.
67. P.P. Blonskij, « Očerki detskoj seksual'nosti » (Études de sexualité enfantine), in *ibid.*, pp. 202-277.
68. *Bjulleten' Narkomata prosveščeniya*, 15, 1936, p. 4.
69. A.B. Zalkind, « K voprosu o suščnosti psihonevrozov » (De l'existence des psychonévroses) et « Individual'no-psihologičeskij analiz treh slučaev somnambulizma » (Analyse individuelle et psychologique de trois cas de somnambulisme), *Psihoterapija*, 1-4, 1913.
70. *Spisok medicinskih vračeĵ (Liste des médecins)*, Moscou, izd. Narkomzdrav, 1925.
71. A.B. Zalkind, « O jazvah RKP » (Des plaies du RKP), in *Očerki kul'tury revoljucionnogo vremeni (Études de la culture de l'époque révolutionnaire)*, Moscou, 1924.
72. G. Dajan, « Vtoroj psihonevrologičeskij s'ezd » (Le deuxième congrès de psychonévrologie), *Krasnaja nov'*, 2, 1924, p. 155.
73. A.B. Zalkind, « Psihonevrologičeskie nauki i socialističeskoe stroitel'stvo » (Les sciences psychonévrologiques et l'édification du socialisme), *Pedologija*, 3, 1930, pp. 309-322.
74. Voir la déclaration dans *ibid.*, 1, 1931, p. 69.
75. A.B. Zalkind, « Differencirovka na pedologičeskom fronte » (La différenciation sur le front paidologique), *ibid.*, 3, 1931, p. 11.
76. N.K. Krupskaja, « Vystuplenie v diskussii » (Intervention dans la discussion), *ibid.*, 4, 1932, p. 103.
77. A.B. Zalkind, « O metodologii... », *art. cit.*
78. Communication personnelle de M.G. Jaroševskij.

79. L'itinéraire de I.N. Špil'rejn est décrit d'après les déclarations de sa fille, M.N. Špil'rejn.
80. I.N. Špil'rejn, D.I. Rejtynbarg, G.O. Neckij, *Jazyk krasno-armejca (La langue du soldat de l'Armée rouge)*, Moscou-Leningrad, Giz, 1928.
81. I.N. Špil'rejn, « O peremene imen i familij. Social'no-psihologičeskij etjud » (Du changement de prénoms et de noms de famille. Étude sociale et psychologique), *Psihotehnika i psihofziologija truda*, 4, 1929, pp. 281-285.
82. *Ibid.*, 4-6, 1931, p. 374.
83. Cité d'après *ibid.*, p. 388.
84. Voir la note 4.
85. *Pod znamenem marksizma*, 10-12, 1930, p. 252.
86. E. Kol'man, « Pis'mo tov. Stalina i zadači fronta estestvoznanija i mediciny » (La lettre du cam. Stalin et les problèmes du front des sciences naturelles et de la médecine), *ibid.*, 9-10, 1931, p. 169.
87. *Pedologija*, 1, 1931, p. 4.
88. *Sbornik prikazov i rasporjaženij po Narkomprosu RSFSR (Recueil des ordres et des dispositions du Narkompros de la RSFSR)*, 15, 1936, p. 4.
89. B.M. Volin, « Dobit' pedologiju » (Achever la paidologie), in I.M. Kogan, *Dobit' do konca pedologiju (Achever la paidologie)*, Leningrad, izd. Oblono, 1936, pp. 68-70.
90. *Pravda*, 5 juillet 1936.
91. *Sbornik prikazov...*, *op. cit.*, 23, 1936, p. 17.
92. A.S. Bubnov, *Osnovnye napravlenija bor'by za pod"em sovetskoj školy i pedagogičeskogo obrazovanija (Les tendances principales de la lutte pour le développement de l'école soviétique et de la formation pédagogique)*, Narkompros RSFSR, 1936, p. 27.